

# La Belgique *pittoresque*

**Jules GOURDAULT**





Recomposé et remis en page en octobre 2018  
par et pour le site  
[www.eglise-romane-tohogne.be](http://www.eglise-romane-tohogne.be)

**Jules GOURDAULT**

# **La Belgique** *pittoresque*

Textes et gravures extraits de l'ouvrage intitulé :

**« L'Europe pittoresque »**  
*Pays du Nord*

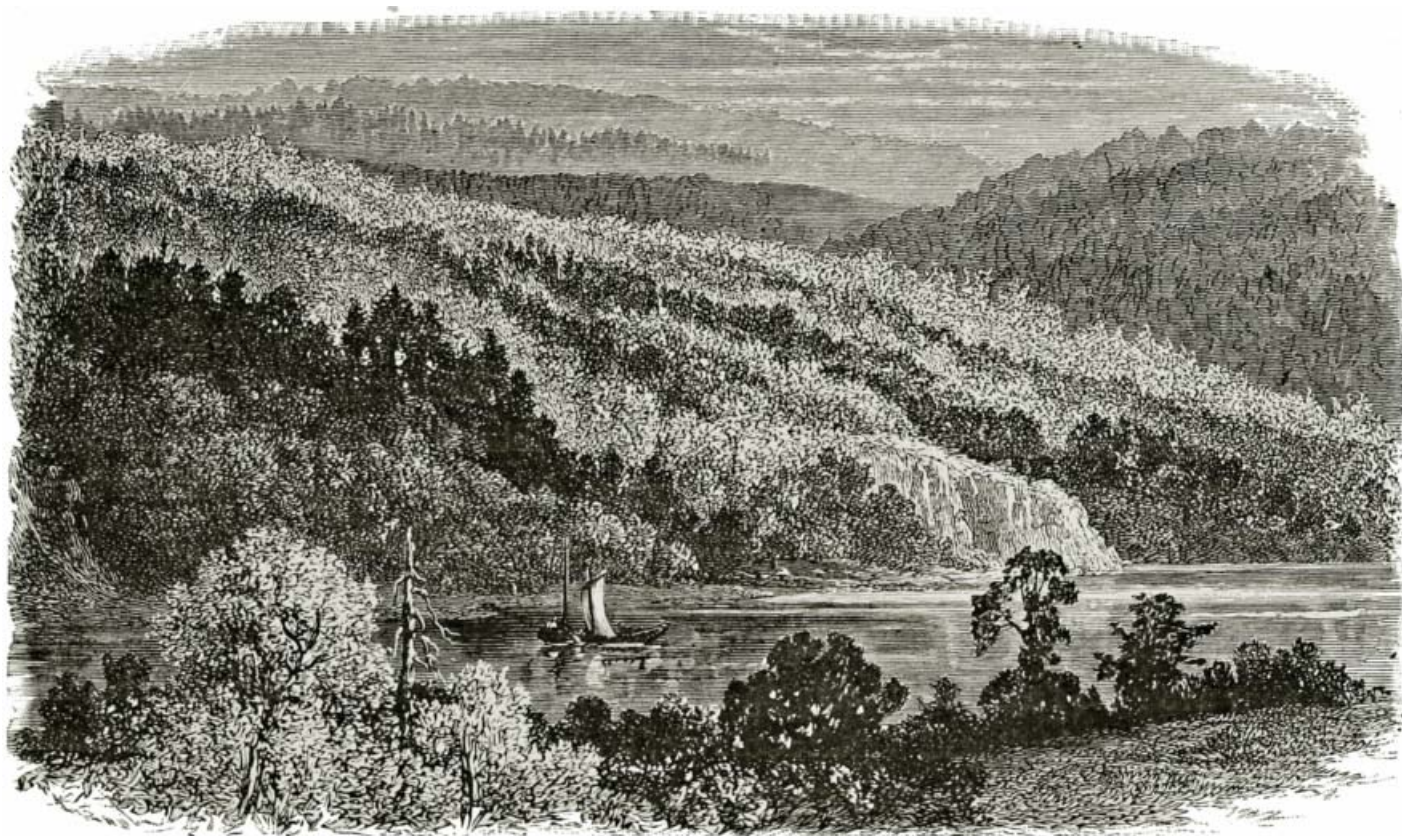
PARIS

Librairie HACHETTE et Cie

1882







Bords de la Meuse.

## I.

### LA VALLÉE DE LA MEUSE – ENTRÉE EN BELGIQUE – AU PLATEAU DE L'ARDENNE – SOUVENIRS HISTORIQUES ET LÉGENDES – LES GROTTES DE HAN – LA VILLE DE DINANT

À l'est du plateau crayeux de la Champagne, que parcourent la Seine, la Marne et l'Aisne, se déroule la profonde vallée de la Meuse. Les deux régions ne se ressemblent guère. On connaît les paysages champenois : ce sont ceux dont s'est inspiré La Fontaine dans ses sobres esquisses où quelques mots, un simple trait souvent, suffisent à nous mettre devant les yeux toute une petite scène dont la nature fournit à peu de frais le décor.

Dans ce pays de plaines (*Campania*), point de lignes tranchantes ni grandioses ; tout y est en contours et en nuances, en contours fins et en nuances légères. Des champs ondulés ou coupés de modestes collines, à travers lesquels de menues rivières serpentent sous les aunes, des ceps de vigne à la tige tordue, de grands blés où l'alouette cache son nid, des bruyères et des buissons où fourmille tout un monde affairé d'animaux, des bouquets de bois où le lapin de garenne vient « faire sa cour à l'aurore parmi le thym et la rosée », telle se présente en son ensemble cette vieille province gauloise, intermédiaire entre l'Île-de-France et la Lorraine.

Tout autre d'aspect et de couleur est le massif des Ardennes, qui commence aux limites du pays rémois et se prolonge en Belgique et en Prusse, par-delà Liège, jusqu'à Aix-la-Chapelle. Des montagnes quartzeuses et schisteuses déchirées par des gorges aux fractures étranges et hardies, de vastes futaies parsemées de landes, de marais, de tourbières, çà et là même des espèces de steppes, se partagent ce territoire tourmenté que couvrait jadis la gigantesque forêt Charbonnière.

La Meuse, qui arrose cette contrée, a sa source principale au plateau de Langres, à 381 mètres d'altitude, dans un cirque de rochers sauvages, près d'une grotte qui passe pour avoir été l'asile où se réfugia avec sa femme Éponine le fameux chef lingon Sabinus, à la voix duquel s'était soulevée, au temps de Vespasien, toute la Gaule du Nord et de l'Est. Après avoir coulé d'abord parallèlement à la Moselle (petite Meuse), la rivière, au sortir du département de la Haute-Marne, se perd sur un espace de 8 kilomètres, en amont de la petite ville vosgienne de Neufchâteau. Elle reparait ensuite près de Noncourt et s'engage dans une étroite vallée entre les deux chaînes boisées de l'Argonne, relief de médiocre hauteur qui rattache le plateau de Langres à celui des Ardennes, et dont le point culminant (263 mètres) est la Côte des Cerfs, au sud-est de Sainte-Menehould.

Cinq défilés fameux dans les luttes de la France et de l'Allemagne permettent, on le sait, de franchir cette intumescence de terrain, que le chemin de fer de Paris à Metz traverse en tunnel.

De là, le cours d'eau gagne Verdun, ville qui, depuis la dernière guerre, représente la barrière du pays de ce côté et qu'on a, pour cette raison, transformée en un vaste camp retranché, défendu par une ligne de forteresses se



succédant d'un sommet à l'autre. Plus bas, elle passe à Stenay ; puis, pénétrant dans le département des Ardennes, elle arrive à Sedan. En aval de cette place, elle laisse à gauche le château de Bellevue, où fut signée la capitulation du 2 septembre 1870, pour décrire une immense boucle à l'est, autour de la presqu'île dans laquelle fut enfermée l'armée prisonnière ; après quoi, remontant au nord-ouest, elle atteint Mézières et Charleville.

Là, elle entre dans le plateau des Ardennes, où elle se grossit de la Semoy ; ses berges deviennent plus escarpées et plus sauvages ; de hautes collines boisées descendent en pentes abruptes vers son lit, qui se resserre ou s'élargit tour à tour. Trente-trois kilomètres plus loin, un énorme promontoire bizarrement fissuré et strié barre le cours du fleuve, et l'oblige à faire à droite un nouveau circuit qui dessine la péninsule de Fumay. Le rocher surplombe tellement la rivière qu'il a fallu tailler dans sa masse le chemin de halage. À sa partie médiane à peu près s'ouvre une sorte de bouche noire : c'est un sentier de chèvres qui menait jadis à un antre où vivait seule, avec des corbeaux et des souris, une vieille aliénée qui se croyait, dans sa folie, la reine de la montagne.



L'ARDENNE - Près de Fumay.

Passé Fumay, chef-lieu de canton de cinq ou six milliers d'âmes, les hauteurs s'abaissent, l'horizon est plus large, plus riant, et la Meuse ne tarde pas à atteindre Givet, qu'elle divise en deux villes reliées par un beau pont de pierre : à droite Givet-le-Grand, dominé par la citadelle de Charlemont ; à gauche, Givet-le-Petit, sis au pied du mont d'Hairs.

La frontière n'est qu'à 2 kilomètres de là. De limites naturelles, il n'y en a pas ; la ligne de démarcation, toute politique, est indiquée par un simple ruisseau.

À partir de ce point, la contrée devient des plus curieuses. La rivière, décrivant de bizarres méandres, file par des gorges profondes entre des escarpements de 200 à 300 mètres de hauteur, coupés de vallons verdoyants ou de brèches schisteuses remplies d'éboulis. Ce plateau belge des Ardennes, plus froid et d'une végétation plus tardive que le plateau français situé en amont, atteint l'altitude maximum de 700 mètres ; c'est le point culminant d'où le sol de la Belgique va s'affaissant par degrés, vers l'est et le sud-est, jusqu'aux plaines basses du littoral de la mer du Nord.

La forêt qui couvrait autrefois cette vaste surface était, je l'ai dit, un reste de la *Silva carbonaria* dont César nous a laissé la description, et qui s'étendait depuis les bords du Rhin jusqu'au pays des Nerviens (Hollande).

Au XV<sup>e</sup> siècle encore, elle occupait, dit-on, un espace de plus de cent lieues ; seulement, de larges essartements pratiqués depuis trois cents ans dans son sein l'avaient déjà partagée en plusieurs massifs distincts qui se succédaient, du sud-ouest au nord-est, dans la province de Namur, la principauté de Bouillon, le Luxembourg, les évêchés de Trèves et de Liège.

Pétrarque, qui la traversa, parle avec une admiration extatique de ses fourrés solitaires, pleins d'ombre et d'horreur, que l'imagination du temps prolongeait « jusqu'à Constantinople, avec sept jours de largeur dans la terre d'Esclavonie », et peuplait en outre de lions et de tigres. Aujourd'hui même que l'industrie charbonnière s'en est emparée, c'est toujours, de ce côté-ci du Rhin, la forêt par excellence (*Ardenne*, en celtique, signifie forêt), la terre classique des superstitions et des mythes. Des lutins appelés *Nutons* y habitent les creux de rocher et harcèlent, à la tombée de la nuit, le voyageur égaré ; des *gates* aux cornes d'or (chèvres enchantées) y gardent, au fond de cavernes, des trésors maudits. Nous verrons tout à l'heure, en effet, combien les sites régionaux prêtent à la fantasmagorie.

Cette futaie sacrée, qui, aux âges chevaleresques, devint pour les populations de l'ancienne Gaule Belgique ce qu'était pour les Bretons la féerique forêt de Brocéliande, illustrée par l'enchanteur Merlin, a joué un rôle non moins important dans l'histoire que dans la légende. C'est là qu'en l'an 54 Ambiorix anéantit les légions ; c'est là aussi que les Gallo-Romains résistèrent aux Francs de Clovis. C'est à la sortie de ses halliers que se livrèrent les combats de Vinci et de Testri qui donnèrent la Gaule aux envahisseurs. Plus tard, l'Ardenne fut la résidence des chefs des Francs Austrasiens, le district de chasse préféré des premiers Carolingiens. Bien que saint Materne y eût été envoyé, dès l'an 50, par l'apôtre Pierre, le culte de la grande Diane ardennaise résista pendant des siècles à toutes les évangélisations, et, à l'arrivée de saint Hubert, il était encore florissant.

Saint Hubert ou Hugbert, qui est resté le patron des chasseurs, n'était rien moins qu'un fils de Bertrand, duc d'Aquitaine, qui vivait au temps de Clotaire III.

Vers 676, à l'âge de vingt ans, pour échapper aux cruautés d'Ebroïn, il se retira en Austrasie, auprès de son parent Pépin de Hertal ; six ans après, il épousa Floribanne, fille du comte de Louvain Dagobert.

On sait comment la légende raconte le fait de sa conversion.

Un vendredi saint, il poursuivait un cerf dans la forêt de l'Ardenne, là où s'élève aujourd'hui la bourgade qui porte son nom, quand tout à coup, au milieu des cornes de l'animal, il aperçut l'image du crucifix. En même temps une voix lui cria : « Jusques à quand, Hubert, perdras-tu ton temps à chasser les bêtes sans souci de ton âme ? » Frappé comme d'un coup de foudre, le prince tomba à genoux, et incontinent il alla se faire instruire dans la foi chrétienne par l'évêque saint Lambert. Quelque temps après, sa femme étant morte, il céda à son frère Eudes ses droits au duché d'Aquitaine et, entrant dans les ordres, se retira au monastère d'Andain, près du lieu où lui était apparue la miraculeuse vision. Aujourd'hui encore la croyance populaire veut qu'il continue ses chasses à travers la forêt, sonnait du cor et frappant les daims de son épieu invisible.

Un peu plus tard, l'Ardenne est le théâtre des exploits des quatre fils Aymon. Renaud de Montauban et ses trois frères ont entrepris de lutter contre Charlemagne. Après le meurtre du neveu de l'empereur, ils s'enfuient, montés sur le cheval Bayard, dans les sauvages retraites du massif, et, là, se bâtissent un château au bord de la Meuse. Mais Charlemagne, qui les poursuit avec une armée, les contraint de quitter leur demeure et de se réfugier au sein du fourré, où ils mènent, en compagnie des bêtes fauves, l'existence la plus misérable. La rouille dévore leurs casques, leurs épées n'ont plus de fil ; néanmoins leur nom seul et celui de leur coursier fantastique, sur lequel de temps à autre ils se précipitent hors du bois, répand la terreur dans le voisinage. Vainement le cheval Bayard est-il jeté dans le fleuve avec une grosse pierre au cou, par ordre de l'empereur Charlemagne ; il revient sur l'eau, gagne la rive, et, de là, rentre dans la forêt, où l'on croit encore entendre aujourd'hui ses hennissements dans le souffle du vent.

Un héros ardennais d'un autre genre, dont l'épopée serre de plus près l'histoire, c'est ce terrible Guillaume de la Mark, surnommé le « sanglier des Ardennes ». Il nous est dépeint comme une sorte de Nemrod barbouillé de lie et de sang, à la barbe épaisse et hirsute, aux dents longues comme des défenses, et portant toujours sur son armure une peau de sanglier dont il relevait la hure sur sa tête. Il était originaire de Sedan, ville qui porte encore un sanglier dans ses armes. Ce farouche seigneur, dont la lignée aboutit, par mariages, aux Turenne, fut, rappé-



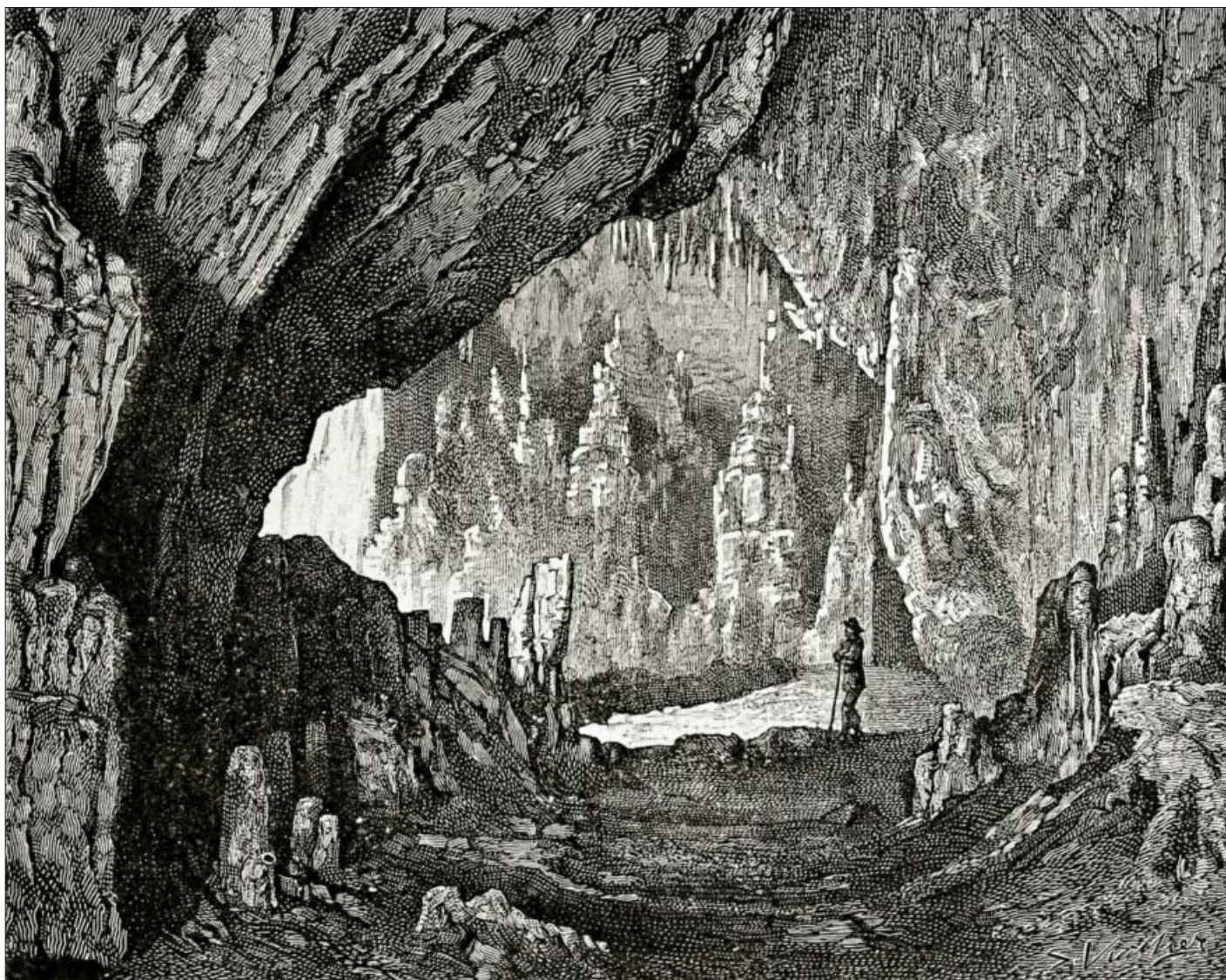
lons-le, un allié fidèle de Louis XI, dans sa lutte contre Charles le Téméraire. Livré par trahison à Maximilien, l'époux de Marie de Bourgogne, il fut décapité à Utrecht.

En aval de Givet, la vallée de la Meuse modifie, je l'ai dit, de nouveau ses aspects. Avant de se transformer définitivement en un fleuve industriel et marchand, entravé d'écluses, de barrages, et sillonné par une active batellerie, le cours d'eau, dans les districts solitaires qu'il parcourt en deçà de Dinant et de Namur, enfante ses paysages supérieurs. Ses berges sauvages s'encadrent d'escarpements sourcilleux où, au-dessus de blocs en saillie, se dressent des pics déchiquetés et étranges ; ses ondes et celles de ses affluents, saisies d'une sorte de vertige, mordent et creusent les roches au passage ou s'engouffrent dans de mystérieuses crevasses, comme si elles voulaient aller arroser le royaume des esprits infernaux.

Tout alentour, dans les entrailles lacérées du sol s'ouvrent des excavations fantastiques et immenses. Les plus curieuses de ces fissures se rencontrent aux abords de Dinant : ce sont les grottes de Rochefort et de Han.

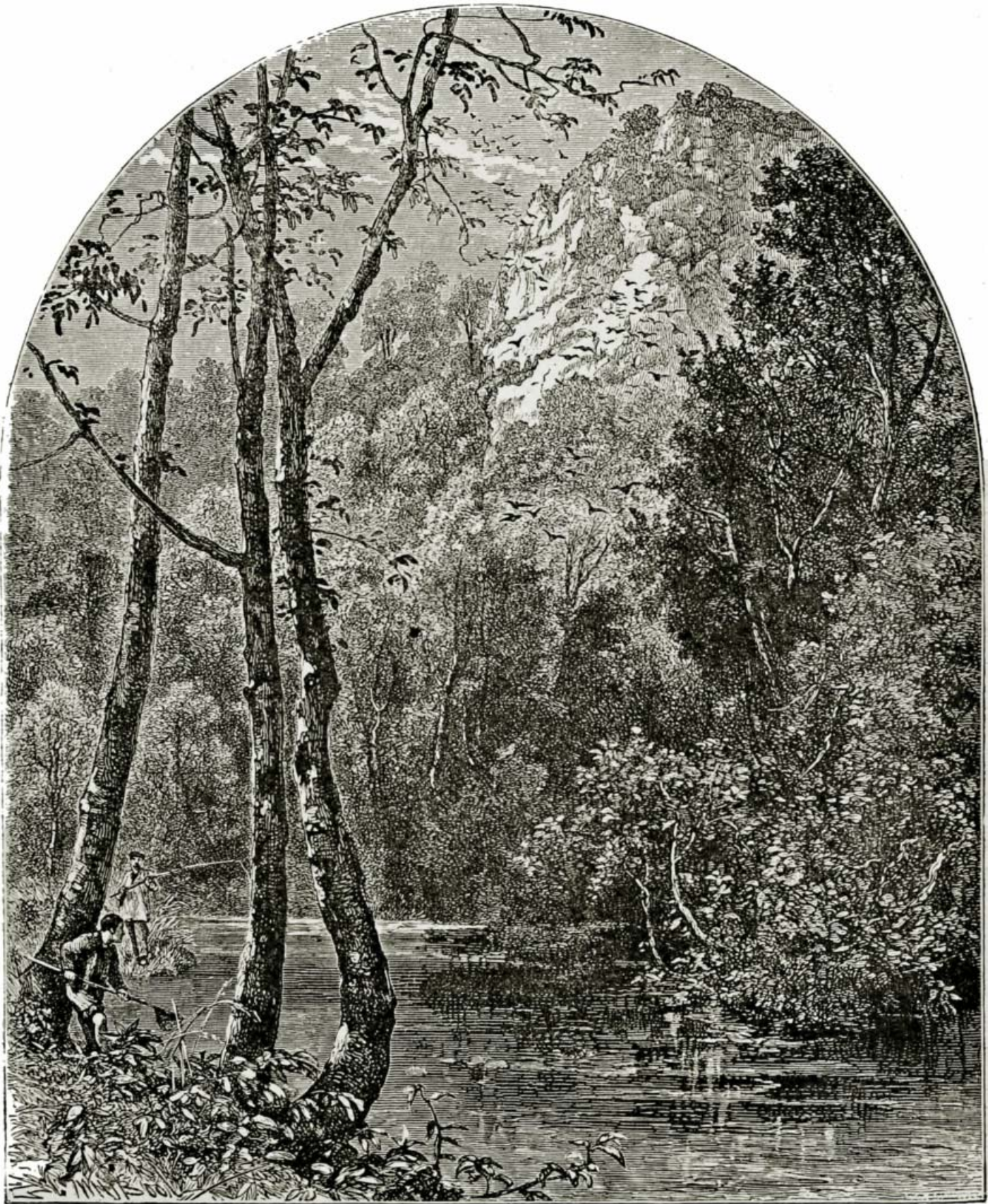
Les premières sont des cavités volcaniques taillées et ciselées comme un bijou d'orfèvrerie. Des arabesques fantasmagoriques, dont on ne saurait se faire une idée, si on ne les a vues, y sculptent à la paroi de roc toutes sortes de figures et de reliefs imprévus, simulant des reliquaires, des châsses, des chapelles, des tabernacles. Au bout de ces galeries s'ouvre la salle du Sabbat, gigantesque nef dont les voûtes, hautes de 170 mètres, offrent, aux clartés du magnésium, des aspects véritablement féeriques.

La grotte de Han, plus saisissante encore, est tout un monde d'épouvante et de fantasmagories dantesques. La belle rivière de Lesse, affluent oriental de la Meuse, s'y engouffre avec fracas pour ne reparaitre qu'à un kilomètre et demi de là, sur l'autre versant de la montagne. Cette « Babylone des ténèbres », comme on l'a nommée, a été découverte par hasard en 1814. De même que dans la grotte des Fées de Saint-Maurice-en-Valais, on n'y pénètre que par une fente étroite, avec des guides munis de flambeaux. Les yeux et l'esprit restent confondus de la singularité grandiose du spectacle. Bastions, minarets, piliers, tours, dômes, ogives, porches, toutes les formes architecturales, tous les dessins de basiliques, de pagodes, de mosquées, de palais, se succèdent en ce royaume de la chimère et de l'énigme, dont je veux au moins vous donner une vision.



DINANT - La galerie du Précipice dans les grottes de Han.





LA RIVIÈRE DE LESSE.

On traverse d'abord la salle Blanche, ainsi nommée de la couleur de ses stalactites et de ses rochers, le Trou au salpêtre, la salle des Scarabées, celle des Renards et de Proserpine, la grotte d'Antiparos, la galerie de l'Hirondelle ; après quoi on s'engage dans un corridor de 115 mètres de long appelé la Grande Rue. Celui-ci, tout en marbre noir veiné de blanc, conduit à un autre district souterrain exploré seulement dans ces derniers temps : ce sont les Grottes Mystérieuses.

Les voûtes en sont décorées de pendentifs, d'aiguilles, de colonnettes, de draperies ondoyantes et à plis, nées de la concrétion calcaire aux inépuisables caprices (groupe des Danaïdes et de l'Alhambra). On arrive ensuite à une troisième série de salles, d'un caractère encore différent : l'une d'elles présente des ossements fossiles incrustés



dans la pierre, entre autres une énorme mâchoire de mammoth. Plus loin, on atteint la salle du Dôme, qui mesure 70 mètres de haut sur 123 de long ; malgré les feux de paille allumés par les guides, on n'en peut voir qu'une partie à la fois.

De gigantesques stalagmites en jonchent le sol. Ici, c'est un Mausolée d'albâtre ; là, c'est un bloc noirâtre, aux cristallisations étincelantes et creux à l'intérieur : on l'appelle le Boudoir de Proserpine ; ailleurs, c'est un Géant coiffé d'une tiare, puis le trône colossal de Pluton. Dans un coin de l'enceinte infernale s'ouvre la bouche noire d'un précipice ; le gouffre est si profond qu'une pierre n'en atteint le fond qu'au bout de plusieurs secondes.

Pas d'autre bruit dans ce caverneux empire que celui de la goutte d'eau qui tombe par intervalles isochrones et continue dans la masse rocheuse son travail de désagrégation séculaire dont les résultats nous confondent. Ce Tartare, plein de fantômes et de sortilèges, a 1.500 mètres de longueur, et l'on en visite la dernière section en bateau, à travers de nouveaux couloirs accidentés de blocs monstrueux et aux parois bizarrement fissurées.

Sortons de cette région toute frissonnante d'enchantements et d'effrois, et, en plein air, au grand jour, le long de la Meuse toujours murmurante, reprenons notre promenade en aval. Quelle est cette ville au site étrange qui s'adosse, sur la rive droite du fleuve, à une énorme muraille de roc hérissée d'une antique forteresse ? C'est Dinant, la perle du plateau, Dinant jadis « la plus marchande, la plus riche, la plus forte cité, de par deçà les monts », comme dit la grande Chronique des Chartreux.

Liège et elle formaient alors, au sein de l'Ardenne, une sorte de « petite France wallonne », que Louis XI laissa exterminer sans merci par les ducs Philippe et Charles de Bourgogne. On avait beau dire à Liège « qu'elle était allemande et du cercle de Westphalie, elle n'en voulait rien croire ; elle laissait sa Meuse descendre aux Pays-Bas ; quant à elle, sa tendance était de remonter ».

Autant en faisait Dinant, qui, de même que Liège, trafiquait surtout avec nos provinces du Nord, envoyait à la France sa taillanderie et sa *dinanderie*. En ce temps-là, vous le savez, elle était fameuse au loin par ses batteurs en



DINANT - Église Notre-Dame.





DINANT - La Meuse, aux environs.

cuire : le « métier de la batterie » avait fait la ville et la constituait tout entière. « Ce pot, ce chaudron héréditaire, comme dit un historien, fut longtemps l'honneur du foyer dinantais, le symbole sacré du travail commun. » La maison venait-elle à brûler, à être pillée, le batteur emportait, sauvait son pot de métal luisant, « comme Énée avait emporté ses dieux ». Et ce n'était pas, croyez-le bien, de la grosse chaudronnerie d'Auvergne ; c'était un art véritable, qui rivalisait presque avec le grand art de la fonte.

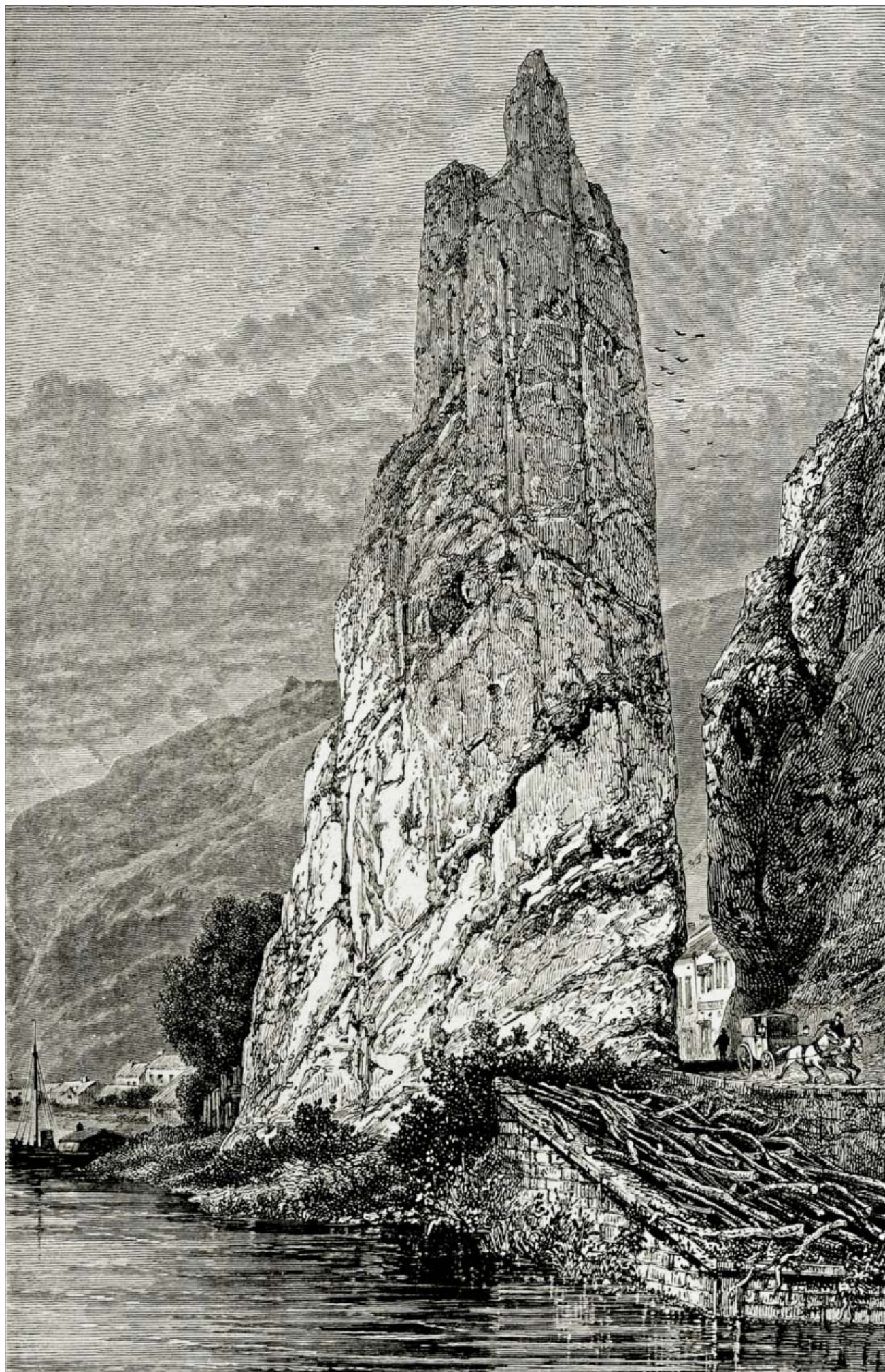
L'année 1466 vit sombrer définitivement cette gloire forgée à coups de marteau. Les féroces *miquelets* de Charles le Téméraire anéantirent, au ras du sol, la petite cité, dix-sept fois assiégée en vain jusqu'alors, et qui, derrière ses épaisses murailles flanquées de quatre-vingts tours, avait osé narguer et défier le « Momart », comme elle appelait injurieusement le fils de Philippe le Bon. La vengeance du « Momart » fut terrible : huit cents bourgeois, des plus notables, furent liés par couples et jetés à la Meuse ; les femmes et les enfants même furent passés au fil de l'épée ; quant à la ville, elle fut brûlée « en long, en large, profondément » ; après quoi, ses murailles noircies et fumantes furent abattues et réduites en miettes.

Ce qui restait d'habitants passa à Middelbourg et en Angleterre, et, quand le moine-chroniqueur de Saint-Laurent vint voir Dinant, au lendemain de l'épouvantable sac, on eût cru « qu'il y avait cent ans qu'elle était en ruines ». Il ne retrouva d'entier qu'un autel « avec une image de Notre-Dame, que la flamme n'avait pas trop endommagée, et qui restait toute seule au portail de son église ».

À quelque temps de là, Liège, qui n'avait pas su secourir à temps sa voisine, était prise et incendiée, à son tour, par l'ordre du Téméraire, le jour de la Saint-Hubert, anniversaire de sa fondation. C'était, on le sait, aux glorieuses milices de la Suisse naissante que devait revenir l'honneur de venger les deux cités ardennaises et de dissiper du même coup le rêve de grandeur des princes bourguignons.

Dinant apparaît, à première vue, collée comme un fossile de mammoth à sa singulière montagne à facettes. Son église collégiale de Notre-Dame semble, de loin, faire corps avec la crête escarpée. On croirait que le clocher bulbeux du gothique édifice est taillé dans le rocher même, et que ses hautes fenêtres à croisillons sont autant de baies creusées dans la masse schisteuse du relief. Puis, quand on s'en approche, on reconnaît que cette cathédrale, malgré ses proportions imposantes, n'est qu'un nain aux pieds d'un géant, la loggia de Sansovino à la base du fier campanile de Saint-Marc. L'autre colosse de pierre l'écrase de ses étagements monstrueux. Mais avancez-vous davantage encore : le précieux minerai achèvera de se séparer de sa gangue et se dessinera comme un admirable bijou. Vous n'aurez plus qu'à pénétrer dans l'église par un de ces deux beaux porches aux arcatures peuplées de statues, pour vous assurer que le vaisseau, où l'ombre de la montagne contiguë maintient, en plein jour même, une demi-obscurité mystérieuse, est bien un être de « pierre vive » à part, avec des floraisons de sculpture et des magies d'optique intérieure, uniquement dues à l'art humain.





DINANT - Les environs - Roche à Bayard.



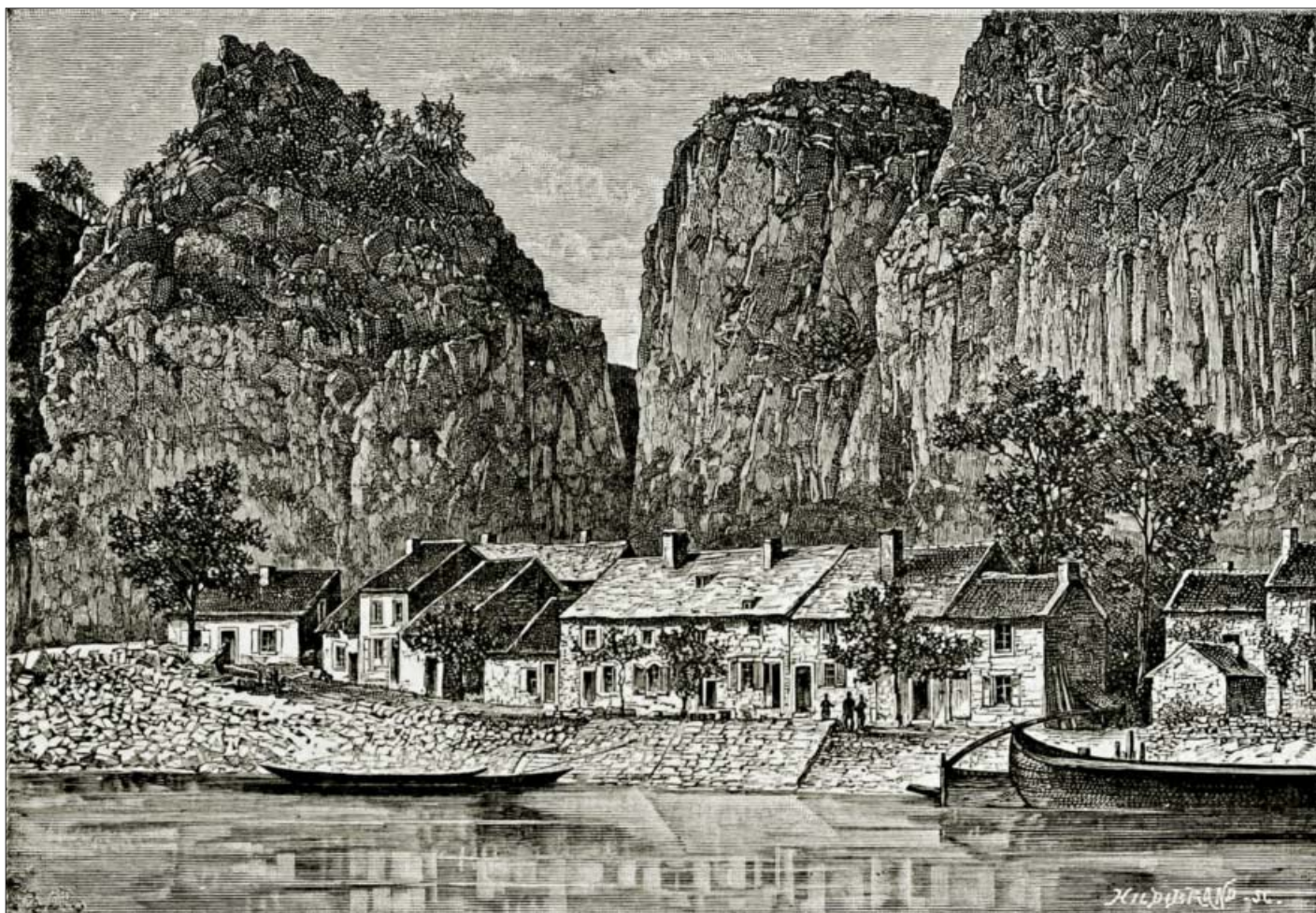
C'est du pont jeté sur la Meuse qu'il faut maintenant voir, dans son ensemble, le pittoresque décor de la petite cité, tapie entre sa roche et son fleuve. Figurez-vous un fourmillement de toits à pignons tailladés, et de façades anguleuses et étroites, qui semblent se pousser mutuellement à l'assaut des rampes ardues et tortueuses. Au milieu de tout cela, des coins feuillus, des taches de verdure diaprée ; au-dessous, de tout cela, des quais, une *marina* minuscule sur laquelle débouchent, au hasard, des venelles descendantes et montantes ; aux maisons, des balcons de bois à balustres renflés, des fenêtres à guillotine, où les vitres s'enchâssent dans des meneaux de plomb ; sur le tout, une couleur de vétusté charmante, que gâte seulement, par places, un malencontreux crépi au lait de chaux.

Située presque au cœur de l'Ardenne, Dinant est, pour les touristes, un centre d'excursions variées dans la vallée de la Meuse aussi bien que dans celle de la Lesse, qui remonte au sud-est, vers le Luxembourg. Entre ces deux rivières et l'Ourthe s'étend le Condroz, dont le nom rappelle l'ancienne peuplade des Condruses. C'est un plateau ou, plutôt, une sorte de bosse, déprimée par une suite de sillons, parallèles à la Meuse, dans lesquels roulent des cours d'eau tour à tour bouillonnants et limpides, et que raclent, l'hiver, des souffles glacés. Et partout, autour de la ville, de vieux châteaux et des sites épiques, où revit le cycle carolingien.

Le plus célèbre de ces paysages s'appelle la Roche à Bayard. Un des jambages de l'énorme porche aux parois déchiquetées, par lequel passe la route, plonge à pic dans le fleuve.

C'est du haut de ce rocher, au bizarre profil, que l'illustre cheval Bayard, toujours monté par les quatre fils Aymon, sauta dans la Meuse, après avoir franchi, d'un bond, l'énorme ravin des fonds de Leffe. À droite s'ouvre la magnifique gorge de Froideveau, à travers laquelle se faufile une rampe menant aux plateaux. À 10 kilomètres à peu près, dans cette direction, s'élèvent le beau château moderne de Vêve et le castel féodal de Celles, édifice du XV<sup>e</sup> siècle, flanqué de six tours.





HAMEAU DE PROFONDEVILLE – Les rochers de Frênes.

## II.

### EN AVAL DE DINANT – LES ROCHERS DE FRÊNES ET LE TROU AUX NUTONS – HUY – COUP D'ŒIL SUR LIÈGE

Au sortir du faubourg dinantais de Leffe, la Meuse, dont la route de terre ne cesse de longer la rive gauche, arrive d'abord à Bouvignes, petite ville autrefois rivale de Dinant dans la sonore industrie des cuivres battus, mais encore plus déchue qu'elle aujourd'hui.

Les ruines qu'on aperçoit au-dessus des ruelles tortueuses de la rustique localité sont celles de l'ancien donjon de Crèvecœur (XIV<sup>e</sup> siècle), auquel se rattache la légende des trois sœurs qui, pour ne pas tomber aux mains des farouches condottières de Henri II, se précipitèrent ensemble dans le fleuve.

Plus loin, la rivière, semée d'îles riantes et bordée à gauche d'une âpre crête percée de cavernes, reflète dans ses ondes les toits d'ardoises et les vertes clôtures du village de Houx, que dominant le roc légendaire et les débris du manoir de Poilvache. Ensuite apparaissent Anhée et Moulin, en face desquels le chemin de fer franchit la Meuse par un pont, puis, au débouché de la vallée du Bosq, la pittoresque bourgade d'Yvoir, accrochée au flanc d'une énorme butte ronde dont le ruisseau échancre la base ; ensuite se montrent Hun avec son château à teintes roses, et l'énorme masse crétacée désignée sous le nom de Roche aux Corneilles.

Un peu plus en aval, au-delà d'un défilé à travers lequel la voie ferrée passe en tunnel, voici, à un tournant du fleuve, le charmant village de Rouillon, blotti dans une sorte d'hémicycle formé par les hauteurs boisées de la rive gauche. L'échancrure qui s'ouvre sur la berge opposée est la gorge de Burnot, commandée par une vieille hôtellerie, « l'Huche aux Bouchat », où relayaient jadis les diligences qui faisaient le service de la route provinciale, et sous le toit de laquelle coucha, paraît-il, le premier roi des Belges, Léopold, quand il visita cette région ardennaise.

Quelques kilomètres encore, et nous atteignons les fameux rochers de Frêne, immenses cônes broussailleux ou pelés qui bordent à pic le chemin de halage et menacent sans cesse d'écraser de leur chute les maisonnettes du hameau de Profondeville. Dans les entrailles de ce gigantesque rempart se cachent deux grottes curieuses : à la sortie du tunnel foré ici pour le chemin de fer, on en aperçoit les fissures d'accès par lesquelles on ne s'engage qu'en rampant. L'une d'elles se nomme la « Grande Église », l'autre le « Trieu de Frêne ». Une troisième caverne, moins vaste, porte le nom de « Trou aux Nutons ».



J'ai déjà dit un mot de ces « petits hommes », frères des *gnomes* des montagnes du Hasli et de l'Oberland, dont parlent les légendes suisses. Ces troglodytes amis des ténèbres étaient-ils d'anciens Gaulois qui s'étaient réfugiés dans ces gîtes souterrains à l'époque des grandes invasions, ou bien étaient-ce simplement des tziganes, des bohémiens à la peau bise, qui s'étaient inhumés vivants dans ces roches pour se dérober aux poursuites des gens auxquels leurs rapines déplaisaient ? Toujours est-il que d'étranges histoires se narraient jadis, à la veillée, au sujet de ces êtres insaisissables.

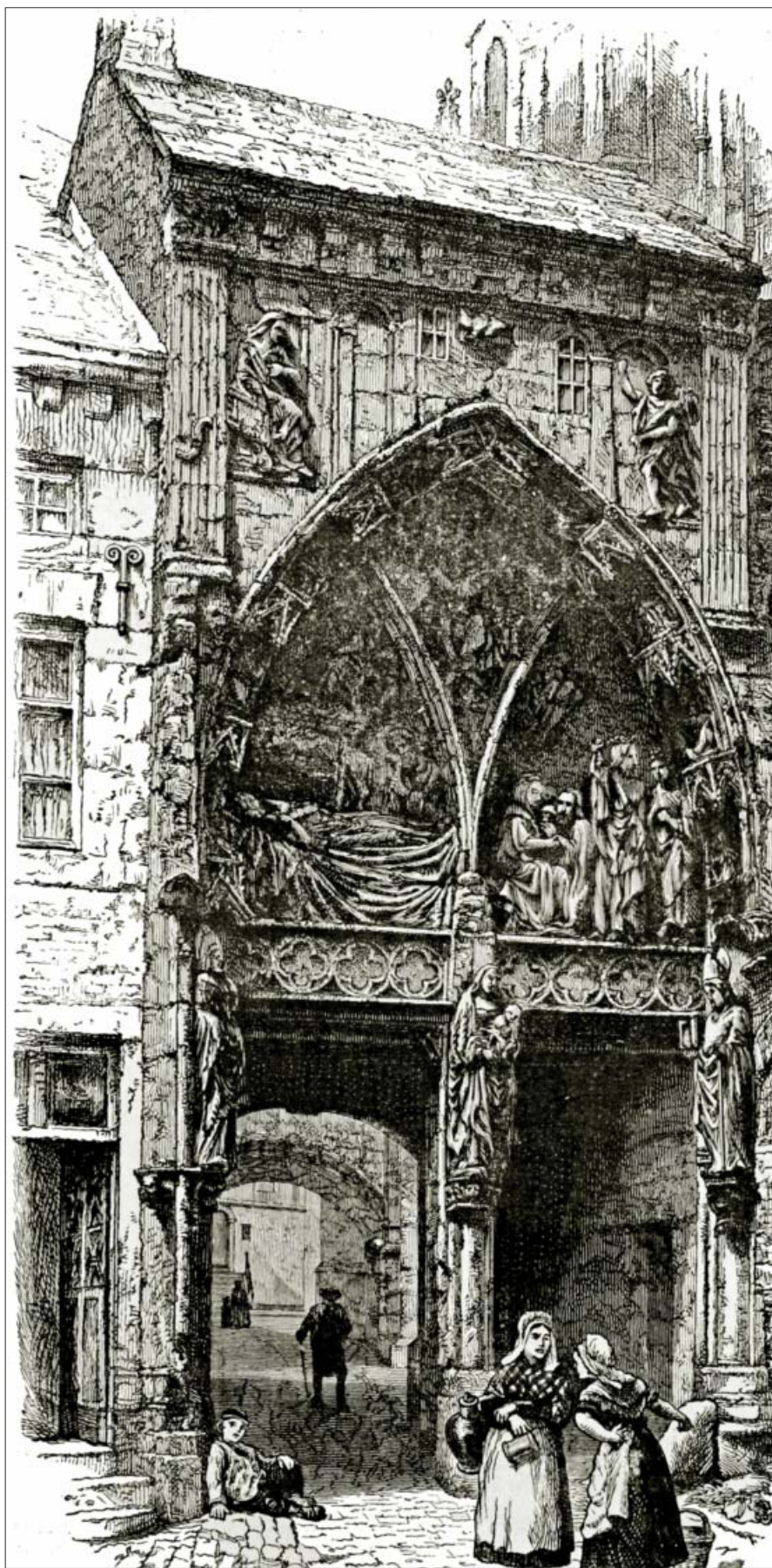
C'étaient, disait-on, des *nains* « très vieux et très laids » qui faisaient sous terre le métier de forgerons, battant sans relâche le fer et le cuivre. Parfois, d'une fente de rocher s'échappait, comme d'un soupirail, une volute de fumée qui, seule, trahissait leur tâche de Vulcains. Ces chaudronniers mystérieux ne sortaient de leurs officines qu'à la nuit, pour raccommoder furtivement les ustensiles que les gens des hameaux d'alentour venaient déposer, le soir, à l'entrée de leurs tanières, et qu'ils retrouvaient, au matin, tout flambants neufs, à la même place. Seulement, malheur au villageois qui essayait de se jouer d'eux ou de les tromper, en substituant par exemple un caillou ou quelque objet du même genre à la provision de grain ou de fruits qui devait être le prix de leur labeur ! La vengeance des *nains* ne se faisait pas attendre : le bétail du coupable dépérissait, sa fontaine ne lui donnait plus que de l'eau corrompue, et un sort était jeté sur sa maison. À la fin, l'indiscrétion et la malice humaines lassèrent la patience de ces homoncles qui n'avaient cependant cessé de se montrer bienveillants et serviables envers ceux qui acceptaient leur concours. Un beau jour, ils disparurent du pays, et depuis lors on ne les a plus revus.

De gorges en escarpements, nous sommes arrivés tout doucement à Namur, au confluent de la Sambre et de la Meuse. De là, le cours d'eau ardennais, laissant derrière lui à main gauche l'énorme renflement rocheux dont la citadelle de la ville forme en quelque sorte le premier contrefort, infléchit dans la direction de l'est, et, serpentant sous de jolis coteaux, atteint la petite cité de Huy, une des localités les plus anciennes du pays wallon.



MEUSE WALLONNE - HUY, vu de la rivière.





HUY - Portail de la Vierge.

À l'issue du village de Kinkempois, la grande ville se découvre à vous, avec son amphithéâtre de collines, sa citadelle, son île du Commerce, ses ponts aux arches puissantes, sous lesquels la Meuse coule majestueusement, et ses longs quais aux lignes pittoresques, le quai des Tanneurs, le quai de la Batte, si animé, si peuplé, où des fenêtres de la vieille maison Arnold, non loin du bâtiment historique où se trouve le mont-de-piété, j'ai, des mois durant, contemplé à loisir le menu trafic des oiseleurs et le défilé des petites voitures maraîchères attelées de chiens.

Huy compta, dit-on, autrefois jusqu'à dix-sept monastères, dont l'un renfermait le tombeau du fameux moine Pierre l'Ermite, à la voix duquel furent décidées les croisades. Avec sa grande tour carrée, ses porches curieux, son massif de maisons pittoresques, ses vieux toits en auvent, sa belle église Notre-Dame, appuyée, elle aussi, à une haute assise de rocher, et au chevet de laquelle il faut voir ce délicieux portail de la Vierge, un vrai bijou de pierre fouillée représentant l'Adoration des Mages, Huy ressemble un peu à Dinant. C'est tout à la fois un lieu de villégiature charmant et la « ruche ouvrière » par excellence de cette contrée de plaines et de culture qui s'appelle la Hesbaye.

Cette zone limoneuse de Belgique, à la glèbe étonnamment fertile, s'étend entre la Campine, les Flandres, la Sambre et la Meuse, et comprend au centre le Brabant, au sud et au sud-ouest le Hainaut et le Tournaisis. À perte de vue, les moissons y ondulent. Des bois, de jolis villages, de vastes prés où s'alignent des rangées de peupliers, d'énormes fermes aux murs épais, bâties comme des forteresses, forment avec les champs de céréales et de plantes oléagineuses le caractère du site régional, un peu assombri, il est vrai, dans la seconde moitié de ce siècle, par l'invasion de l'industrie métallurgique et les bavures noires des cheminées d'usines.

Passé Huy, il vous faut dire adieu aux paysages idylliques et tranquilles dont vous avez eu jusqu'ici la vision. Vous entrez, de ce pas, dans la grande fournaise liégeoise, le pays du charbon et du fer. Partout crépite l'incendie, attisé nuit et jour par les hommes ; la traînée de feu industrielle étreint le fleuve même. On croirait traverser une terre volcanique en éruption. Voici Jemeppe, puis la verrerie de Val Saint-Lambert, puis Seraing, le Creusot de la Belgique, avec ses laminaires et ses hauts fourneaux d'où jaillissent le tonnerre et l'éclair, et enfin, un peu au-delà du confluent de l'Ourthe, la métropole du pays wallon, l'ex-cité épiscopale de Liège.



Au quai de la Batte, vous êtes en plein dans le vieux Liège. Prenez une des rues tortueuses qui y découpent le massif des maisons : vous déboucherez sur le Grand Marché, jadis le forum de la ville. C'est une place oblongue, encadrée par les hôtels à pignons dentelés des corporations de métier, et décorée, à son centre, d'une colonne anelée, au haut de laquelle s'entrelace un groupe de Grâces.

Cette colonne, soutenue par quatre lions accroupis, sert de couronnement à une fontaine dont les ondes murmurantes semblent raconter la chronique des âges disparus. Le monument, en effet, occupe l'emplacement de la fameuse borne, surmontée d'une croix et d'une pomme de pin, emblème de l'association dans le nord, au pied de laquelle, au XV<sup>e</sup> siècle, se promulguaient les lois et se rendait la justice.

C'était le *Perron* de Liège, tribunal au loin redouté. À trente lieues de là, le plus fier chevalier tremblait, en se voyant cité à la « ville noire » et forcé de comparaître devant la juridiction de l'anneau. En revanche, le voyageur qui, en ces temps d'insécurité et de troubles, apercevait au loin, après tant de mauvais pas franchis, la fumée de la grande forge liégeoise, rendait grâce à Dieu et se rassurait ; « la cendre de houille, les scories de fer, lui semblaient plus douces au marcher que les prairies de la Meuse ». Le fameux Anglais Jean de Mandeville, ayant fait le tour du monde, s'en vint à Liège, et « s'y trouva si bien, qu'il n'en sortit jamais ».

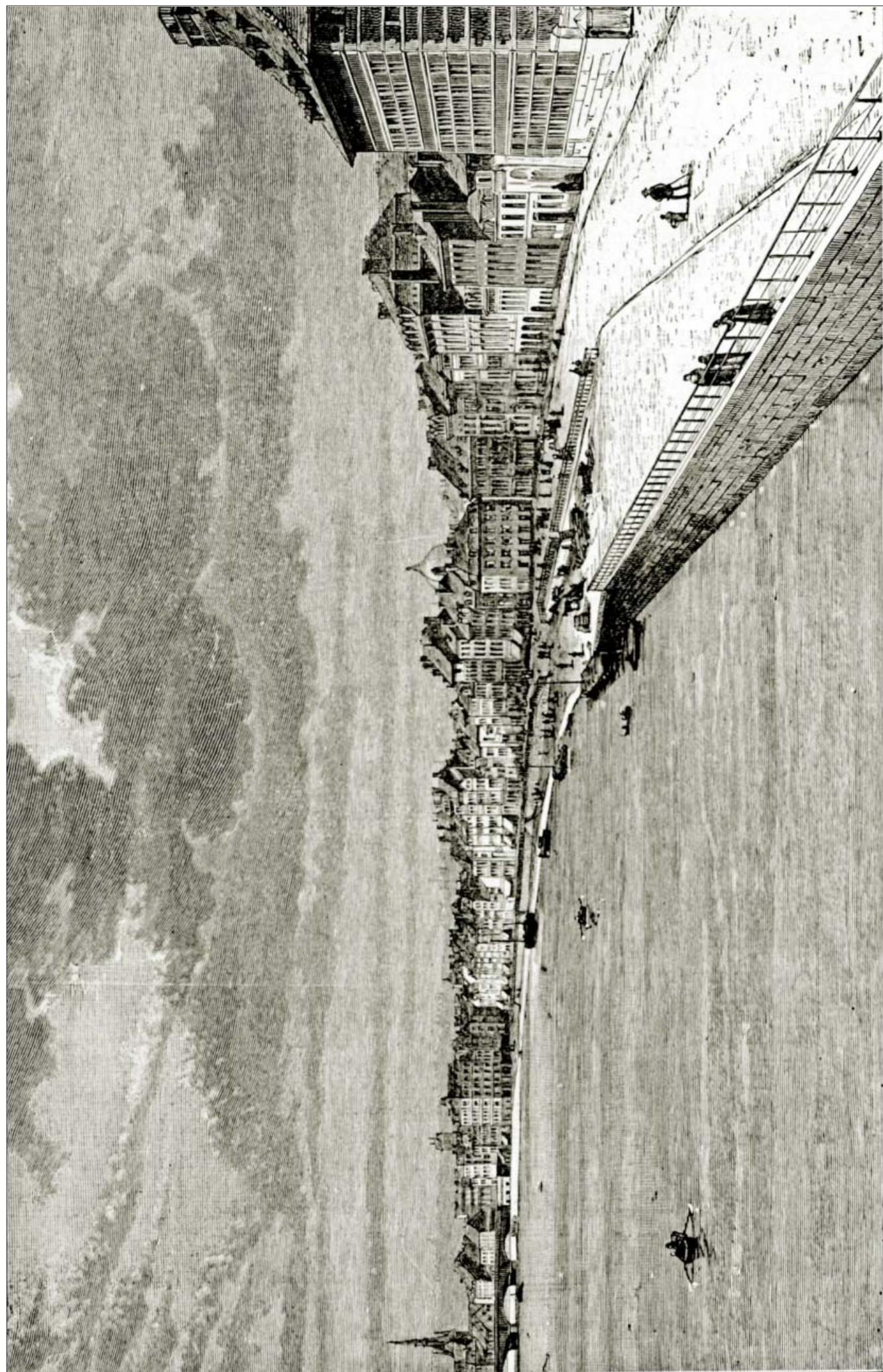


LIÈGE - Le Perron.

On sait quelle envie et quelles haines excitèrent la puissance et la liberté orageuse de la noble cité ouvrière de l'Ardenne ; son nom seul mettait en fureur les puissants de l'époque. Un demi-siècle durant, la maison de Bourgogne en rumina l'abaissement et la ruine ; puis, quand elle l'eut bien isolée, par l'acquisition des pays d'alentour, elle entreprit de lui parler en maîtresse. Devant ces menaces, Liège s'arma ; ce fut le duel de l'esprit féodal et de l'esprit industriel, duel que je ne puis raconter ici, et qui, par la faute de la France, aboutit au triomphe complet du premier.

Charles le Téméraire, l'exterminateur de la cité, fit abattre la borne du Perron, quarante mille habitants furent massacrés ; entre Sainte-Walburge et l'Ourthe, tout fut livré aux flammes ; plus de corps de métiers, plus de lois ; rien que le bon plaisir « du seigneur duc et du seigneur évêque » ; plus de portes, plus de murs, plus de fossés ;





LIÈGE - Quai de la Batte.



rien qu'un « grand village où l'on pouvait entrer de partout ».

Depuis lors, il est vrai, Liège a pris sa revanche. Elle n'est pas seulement, par ses squares, ses fontaines, ses églises et ses monuments de toutes sortes, une des plus belles villes de Belgique ; elle en est aussi une des plus puissantes, au triple point de vue du commerce, de l'industrie et de l'intelligence. Avec ses faubourgs usiniers et vivants, ses annexes naturelles qui la prolongent au loin dans la vallée et sur les pentes des coteaux, elle compte aujourd'hui près de 200.000 âmes.

C'est ici que nous quitterons la Meuse. Nous l'avons prise en France à sa source, nous l'avons suivie à travers tout son sillon supérieur jusqu'à son entrée en Belgique, à l'altitude de 100 mètres environ : laissons-la, au sortir de Liège, doublée désormais d'un canal qui la longe jusqu'à Maestricht, serpenter jusqu'à ce village d'Herstal où naquit, il y a près de douze cents ans, Pépin le Bref ; quelques kilomètres plus loin, passé la vallée latérale dans laquelle s'élève la vieille cité de Tongres, elle pénètre en Hollande.





BRUXELLES – La porte de Hal.

### III.

#### BRUXELLES – LE BOIS DE LA CAMBRE – À TRAVERS LA PLAINE DE WATERLOO

Entre la région des plaines et celle des coteaux, au carrefour de rencontre des deux langues et des deux races, wallonne et flamande, qui constituent la population de la Belgique, s'élève la grande cité du Brabant que les revirements de la politique ont promue tout à coup, il y a soixante ans, au rang de capitale d'un État nouveau, un des plus petits et, tout ensemble, un des plus florissants de l'Europe : c'est Bruxelles, en flamand *Brussel*.

Cette humble bourgade marchande, bâtie primitivement sur un îlot marécageux d'un affluent secondaire de l'Escaut dont le nom sonne exactement — est-ce toujours esprit de contrefaçon ? — comme celui de notre rivière parisienne, s'accrut d'une manière si rapide, grâce aux *métiers* et surtout à l'industrie drapière, qu'elle était devenue dès le XI<sup>e</sup> siècle une des principales étapes du commerce entre les Flandres et le Rhin, une vraie ville ayant une enceinte flanquée de tours. Cette féodalité belge qui avait fourni à la première croisade son grand héros, Godefroi de Bouillon y habitait déjà de somptueuses résidences. La bourgeoisie, de son côté, avait commencé d'y conquérir des franchises qui allaient faire d'elle l'égale des seigneurs. On sait comment se développèrent et grandirent ces communes brabançonnnes et flamandes dont les milices ne craignirent pas d'entrer en lutte avec celles des rois de France.

De cette ère de prospérité date l'érection de ces hôtels de ville majestueux qui aux Pays-Bas plus que partout ailleurs, eurent un aspect architectural en rapport avec l'importance de leur rôle. La partie essentielle en était le *beffroi*, haute tour au sommet de laquelle on faisait continuellement le guet, et où était suspendue une cloche, complétée souvent par un carillon, qu'on sonnait à volée en cas de danger. À ce signal, le travail s'arrêtait, et les citoyens descendaient en armes dans les rues et dans les carrefours. Au rez-de-chaussée de l'édifice se trouvait en outre un portique qui servait, comme en Italie, de *bourse* et de *parloir* aux marchands. Aujourd'hui encore, ces hôtels de ville, que chaque municipe tint à honneur de construire sur un plan original et grandiose, sont les plus curieux monuments des cités des Flandres, de même que les places où ils s'élèvent en sont demeurées les centres



historiques.

Le palais municipal de Bruxelles, commencé en 1401, est un de ces édifices d'élite. Il se déploie sur une longueur de 80 mètres, avec son portique de dix-sept arcades ogivales, ses deux étages percés de quarante baies rectangulaires, son toit à balustrade crénelée que surmontent quatre rangs de lucarnes, et ses quatre tourelles d'angle dont les extrémités s'effilent en aiguilles. Aux consoles du fronton s'alignent, sous des baldaquins richement ciselés, les statues des anciens ducs de Brabant ; puis, au-dessus de cette masse de pierre sculptée et niellée des pieds à la tête comme une pièce d'orfèvrerie gigantesque, s'élance à 114 mètres en l'air une tour qui est un chef-œuvre d'élégance et de hardiesse tout ensemble. Carrée d'abord jusqu'au faîtage de l'édifice, elle devient ensuite polygonale, et finit, trois étages plus haut, par une superbe flèche évidée, que couronne un colossal saint Michel terrassant le démon.

Comme fantaisie d'art et grandeur de lignes, il n'existe rien de plus beau. L'aire commandée par le monument constitue, elle aussi, un décor archaïque d'un haut caractère. Ce ne sont que constructions à pignon, surchargées de colonnes, de pilastres de statues, de bas-reliefs, et décorées de peintures fantastiques. Et chacune raconte une page du passé ; chacune était le siège officiel d'une de ces corporations qui furent l'honneur et la force de Bruxelles.

Leur aspect seul témoigne de la sollicitude ingénieuse que les membres des confréries apportaient à l'ornementation de ces « abbayes » des métiers. Autant leurs habitations privées étaient simples, et pauvres parfois, autant ces demeures communes se distinguaient par un luxe solide et de bon aloi, où apparaît la vertu toute-puissante de la mutualité et de l'association.

L'énumération de ces maisons de *gilde* équivaut au dénombrement même des diverses « nations », pour employer le mot alors en usage, dont se composait la masse travailleuse : voici, par exemple, la maison des Brasseurs, que surmonte la statue équestre de Charles de Lorraine ; voici le Broodhuys (maison du Pain), d'où les comtes d'Egmont et de Hornes sortirent pour marcher à l'échafaud. La maison du Sac, remarquable par sa profusion de bas-reliefs, était le centre des ébénistes, des tonneliers et des menuisiers ; celle du Renard, reconnaissable à ses piliers doriques et à ses figures représentant les quatre parties du Monde, était la résidence des merciers ; dans celle du Cygne, qui se termine par une galerie ajourée, s'assemblaient les bouchers ; dans la maison de la Louve, ainsi nommée d'un groupe de Romulus et de Rémus, se réunissaient les archers. Il y a aussi la maison des Imprimeurs, que signalent ses vases et ses médaillons portant les effigies des premiers maîtres du métier ; puis le Cornet,



BRUXELLES - Le Vieux-Bruxelles : la rue du Veau-Marin.

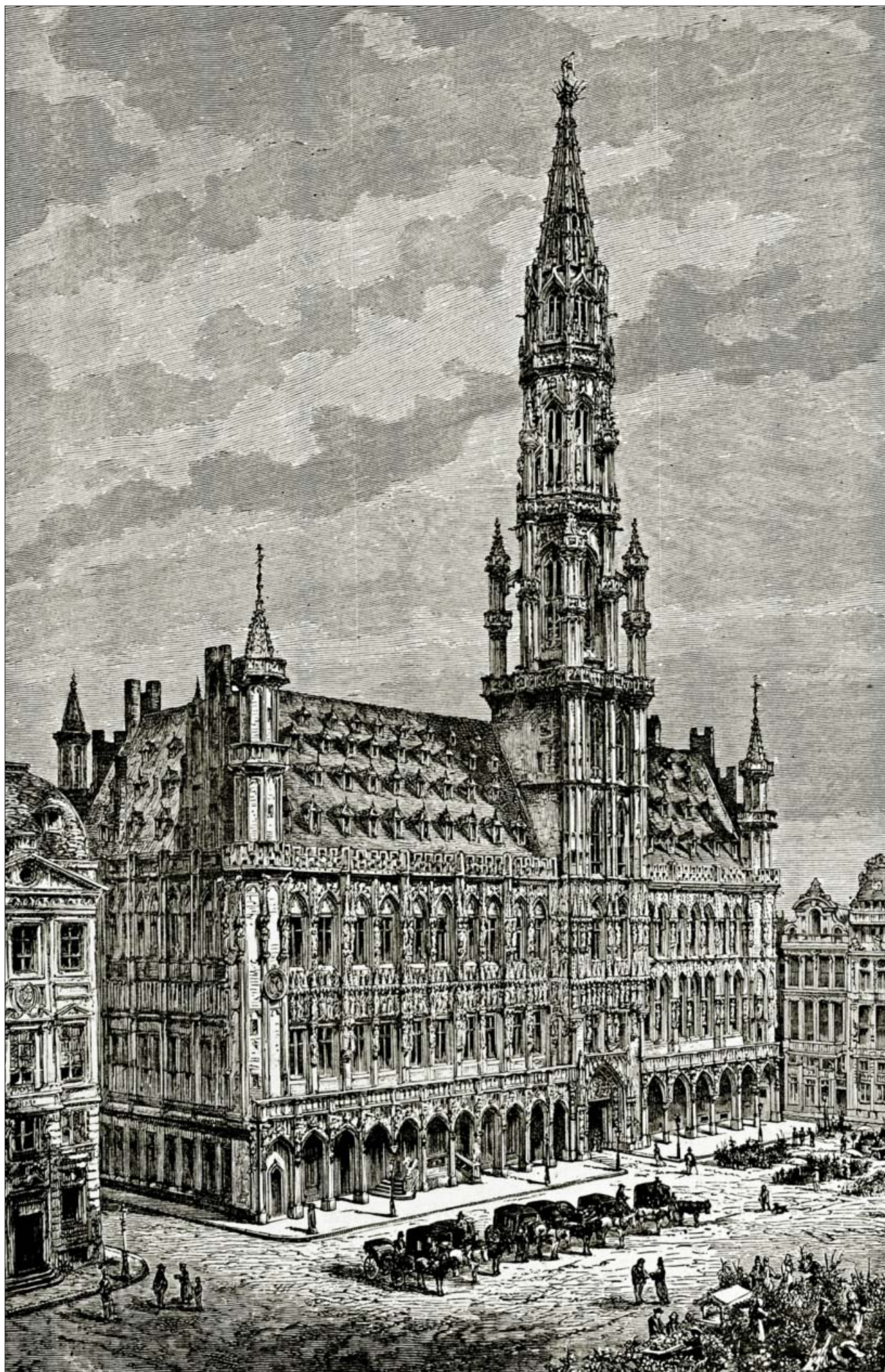
édifice en forme de proue de navire, et décoré de toutes sortes d'emblèmes et de figures nautiques, chevaux marins, tritons, matelots, comme il convient à une demeure qui était la propriété de la batellerie bruxelloise.

La capitale du Brabant n'est plus tout à fait ce qu'on peut appeler une vieille, vieille ville. Comme Paris, elle a eu son Haussmann en la personne du bourgmestre Anspach, qui l'a taillée et dépecée de mille façons. De larges boulevards modernes ont été pratiqués à travers les antiques quartiers bas, jadis le centre par excellence des artisans et de la bourgeoisie flamande, et l'ex-cité de la vallée de la Senne a été reliée à grands frais aux hauteurs plus aérées qu'habitaient déjà, de préférence, les seigneurs et les princes brabançons de l'âge féodal, et où se trouvent également aujourd'hui le palais du roi, les ministères, les Chambres et les demeures de l'aristocratie.

Je me souviens toujours de l'étrange chaos, rebelle, semblait-il, à toute ordonnance, auquel avait donné naissance cette série de démolitions gigantesques qu'on appelait l'œuvre « d'assainissement de la Senne ».

Cet immense travail de rajeunissement a jeté par terre bien des vieux hôtels historiques, où, de génération en génération, avaient vécu d'illustres familles de l'ancien patriciat du négoce ; il a du même coup anéanti tout un monde de ruelles et d'impasses plébéiennes, aux maisons vermoulues et chancies, où se





BRUXELLES - L'Hôtel de Ville.

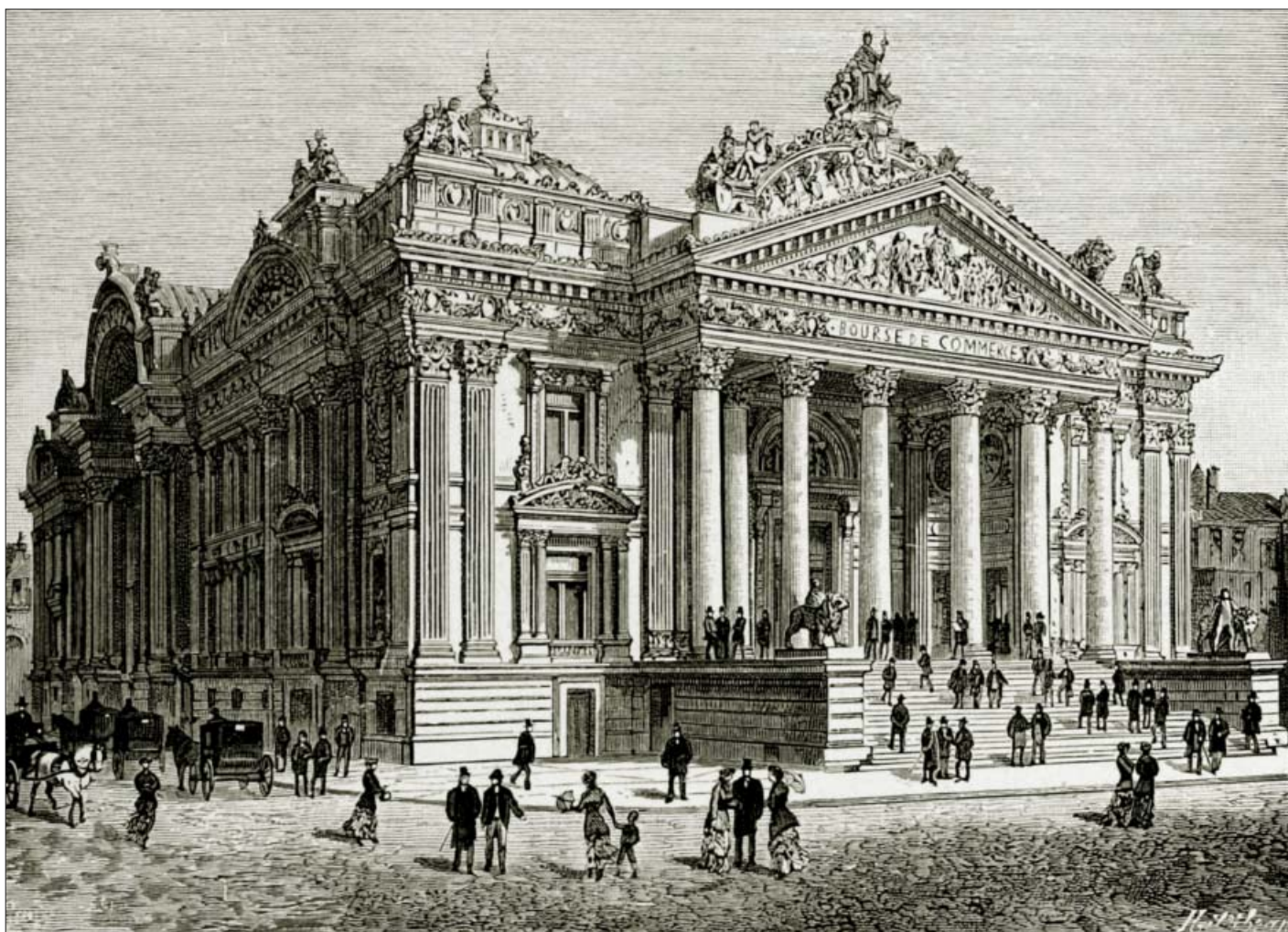


pressaient des industries quasi fantastiques ; néanmoins, le cœur de la cité du moyen âge n'a pas disparu tout entier dans ce formidable abatis : témoin les rues du Veau-Marin et de Flandres, avec leurs recoins ornés de chapelles vétustes et de vierges miraculeuses ; témoin aussi le Vieux-Marché, toujours si pittoresque, et surtout la rue de l'Étuve, au coin de laquelle se dresse la fameuse fontaine du *Manneken-Pis*. Ce petit bonhomme de bronze, dont le nom trahit la posture effrontée, est tout simplement, sachez-le, « le plus ancien bourgeois de la cité ». Autant, et plus que l'hôtel de ville, il est la personnification des âges écoulés, quelque chose comme le *palladium* de Bruxelles, et c'est pourquoi, au milieu de toutes les transformations subies en ces derniers temps par la ville, nul édile n'eût osé se permettre de porter sur lui une main sacrilège.

Quant à la Senne, ce cours d'eau nourricier de la bourgade primitive, on l'a supprimée sans façon, comme on a fait de la Bièvre à Paris. Pas plus que la Bièvre, il est vrai, elle ne méritait un autre sort. Ce n'était guère qu'une sorte d'égout à ciel ouvert, un fleuve-dépotoir serpentant à travers un lacs de culs-de-sac et de venelles immondes, qu'elle submergeait par surcroît de temps à autre, et d'où ses effluves pestilents se répandaient par le reste de la ville. Aussi l'a-t-on fait rentrer sous terre, pour couronner l'œuvre de rénovation de la capitale du royaume. La rivière par laquelle se faisait autrefois un commerce actif de batellerie avec Anvers, le grand port voisin qui est le Havre du Paris belge, est remplacée aujourd'hui par un canal ; ce canal, filant du nord au midi, rejoint le Rupel, tributaire de l'Escaut, un peu en deçà de son confluent, et porte même des navires assez forts.

Le principal édifice religieux de Bruxelles, c'est la cathédrale Sainte-Gudule, qui dresse, non loin du Parc, sur une terrasse de la ville haute, ses deux grandes tours jumelles inachevées. Bâtie du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, elle représente les diverses phases de l'architecture ogivale. À l'intérieur, le jour des chapelles du pourtour est tamisé par de belles verrières du XVI<sup>e</sup> siècle, où sont peints des personnages de l'époque ; la décoration de la nef est achevée par d'innombrables statues, par des tombeaux, et surtout par une merveilleuse chaire où Henri Verbruggen a sculpté, outre des anges voltigeant, un Adam et une Ève poursuivis par la Mort, ainsi qu'un Arbre de vie au-dessus duquel trônent la Vierge et l'Enfant Jésus.

Parmi les édifices modernes, les deux plus remarquables sont la Bourse et le Palais de Justice. Le premier étonne véritablement l'étranger par ses vastes proportions, son fouillis de cariatides, de statues, d'attributs allégoriques et mythologiques, ses lions couchés et debout ; le second, non moins luxueusement décoré, a pour caractéristique, comme la Trinité-des-Monts à Rome, une gigantesque cascade de marches par laquelle le monument plonge dans les quartiers bas de la ville.



BRUXELLES - La Bourse.



En maint endroit, les nouveaux boulevards bruxellois accusent ce même excès de somptuosité extérieure et coûteuse. Les maisons y sont surchargées de balcons, de consoles, de cariatides. Sur l'ancienne enceinte même et au-delà, on a construit des demeures à façades peinturlurées et encombrées de moulures, dont le défilé se prolonge à travers les faubourgs jusqu'à la zone de la banlieue maraîchère.

Combien je préfère, pour ma part, à ces quartiers sortis tout flambants neufs d'un devis préconçu, les antiques demeures aux toits en escalier, aux pignons coiffés de cheminées ventrues, hérissés de pinacles et de lucarnes, que nous ont léguées les âges disparus ! Combien aussi, à ces artères, en lesquelles triomphent l'équerre et le cordeau, je préfère le sillon bosselé de la Vieille-Promenade, avec ses longues allées d'arbres tournantes et sa bordure d'hôtels pensifs, entourés de jardins et de parterres fleuris ! Quelles charmantes perspectives on y découvre, ici sur le Jardin botanique, égayé par son lac scintillant et par ses fontaines, là sur la solitaire porte de Hal, masse de pierre à créneaux, flanquée de tours, à l'intérieur de laquelle on a établi, par un judicieux esprit d'harmonie archaïque, un musée d'armures et d'antiquités !

Bruxelles, aujourd'hui, avec ses faubourgs, tels que Laeken au nord, Saint-Josse à l'est, Molenbeek à l'ouest, Uccle au sud, compte plus de 400.000 habitants ; et chaque jour l'agglomération s'étend, projette ses files de maisons, le long des grandes routes, à la rencontre des bourgs et des villages du pays brabançon. C'est que, placée entre la France, l'Angleterre et l'Allemagne, à égale distance de la plaine alluviale et des monts, elle est le chef-lieu désigné de la Campine du nord, aussi bien que des *polders* de l'ouest et des hauts plateaux boisés du sud-est, et une vraie capitale par son site. Les campagnes hesbignones qui l'entourent constituent, je l'ai dit, une zone extraordinairement fertile et variée, où le sol participe de la nature de tous les districts voisins.

Immédiatement sous la ville dominant, naturellement, les cultures maraîchères ; puis, à l'extrémité de la longue avenue Louise, séjour de prédilection de la haute finance et du patriciat bourgeois, commence le magnifique bois de la Cambre. Comme nos bois de Boulogne et de Vincennes, ce n'est que le reste d'une vaste forêt, celle de Soignes, qui couvrait jadis tout le pays.

Il y a quarante ans à peine, la futaie, non émondée, formait encore un épais et sauvage fourré, hanté par le chat sauvage, l'écureuil et le corbeau. Depuis lors, on l'a coupée de percées symétriques ; on y a façonné des boulingrins, établi des pièces d'eau, des chemins de ronde, des laiteries, et les tramways à la trompe sonore y déversent incessamment les promeneurs. Cependant, au-delà de la première zone, ses massifs d'arrière-plan présentent encore des retraites solitaires et muettes, fréquentées du chevreuil, où çà et là on rencontre des campements de bûcherons, et où retentit, dans les clairières, le bruit sourd des cognées.

Filons au-delà encore, vers le sud, entre le cours de la Senne et celui de la Dyle ; nous arriverons au plateau de Waterloo, que précède et annonce le gros village du même nom, agglomération de masures rustiques, de cabarets et de fermes. Là, chaque site, vous le savez, a une célébrité funèbre et sinistre. Voici, au nord, Mont-Saint-Jean, puis l'énorme butte-ossuaire, couronnée d'un lion colossal, puis le fatal « chemin creux » dont Napoléon ne soup-



WATERLOO - La plaine et la butte-ossuaire.



çonnait pas l'existence et où se décida le sort de la journée.

La plaine est une aire nue, rayée de rideaux d'arbres, et sillonnée de sentiers étroits. D'un côté, la route de Nivelles ; de l'autre, celle de Charleroi. Le long de celle-ci s'élève la ferme de la Haie-Sainte, prise et reprise plusieurs fois au cours de la terrible lutte. C'est un assemblage de bâtisses aux toitures d'ardoise, aux murs ébranlés de contreforts ; derrière sont des cours bordées d'écuries et d'étables, des vergers plantés de pommiers, que clôturent de fortes haies vives.

Plus loin, au sud et du même côté, se montre une autre construction, l'auberge de la Belle-Alliance ; plus loin encore, c'est Plancenoit, cimetière qui fut, tour à tour, la redoute des Français et des Prussiens ; puis la ferme de Bossomme, où Napoléon resta, pendant toute la journée du 18, à étudier comparativement le pays et la carte.

Plus à l'ouest enfin, vous apercevez les ruines du château de Hougomont, si furieusement attaqué et défendu. Il appartenait au comte et à la comtesse de ce nom, lesquels, à l'approche des troupes, s'étaient enfuis du côté de la France. Les bâtiments n'ont pas été reconstruits ; il n'en subsiste que des dépendances, la demeure de l'ancien jardinier et une partie des communs, où se sont installés des paysans. Dans la cour, il y a un reste de margelle de puits ; non loin de là se dressent les murailles mutilées de la chapelle. Quant aux jardins, ils se sont changés en une aire herbue, où des chevaux paissent en liberté entre les pommiers.

Au sud, enfin, se trouve Genappe, point où commencent les grandes landes du pays wallon, et, en face, à droite, Nivelles, localité célèbre surtout par le chien du guerrier de ce nom, lequel vivait au XV<sup>e</sup> siècle, et dont la statue de cuivre couronne le sommet de la tour de l'ex-couvent de Sainte-Gertrude.



WATERLOO - Ruines de Hougomont.





MALINES - Vue sur la Dyle.

#### IV.

#### DEUX VILLES DORMANTES : LOUVAIN ET MALINES

Autrefois la capitale du Brabant, c'était Louvain, ou Leuven, la vieille cité universitaire, que nous rencontrons sur la Dyle, un peu à l'est de Bruxelles.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, Louvain comptait près de 100.000 âmes et 3 ou 4.000 métiers, rien que pour le tissage des draps. Aujourd'hui, bien qu'elle ait encore d'importantes fabriques, sa population est diminuée de plus de moitié, et, au seul aspect de ses rues et de ses places en partie désertes, on devine que c'est une ville du passé.

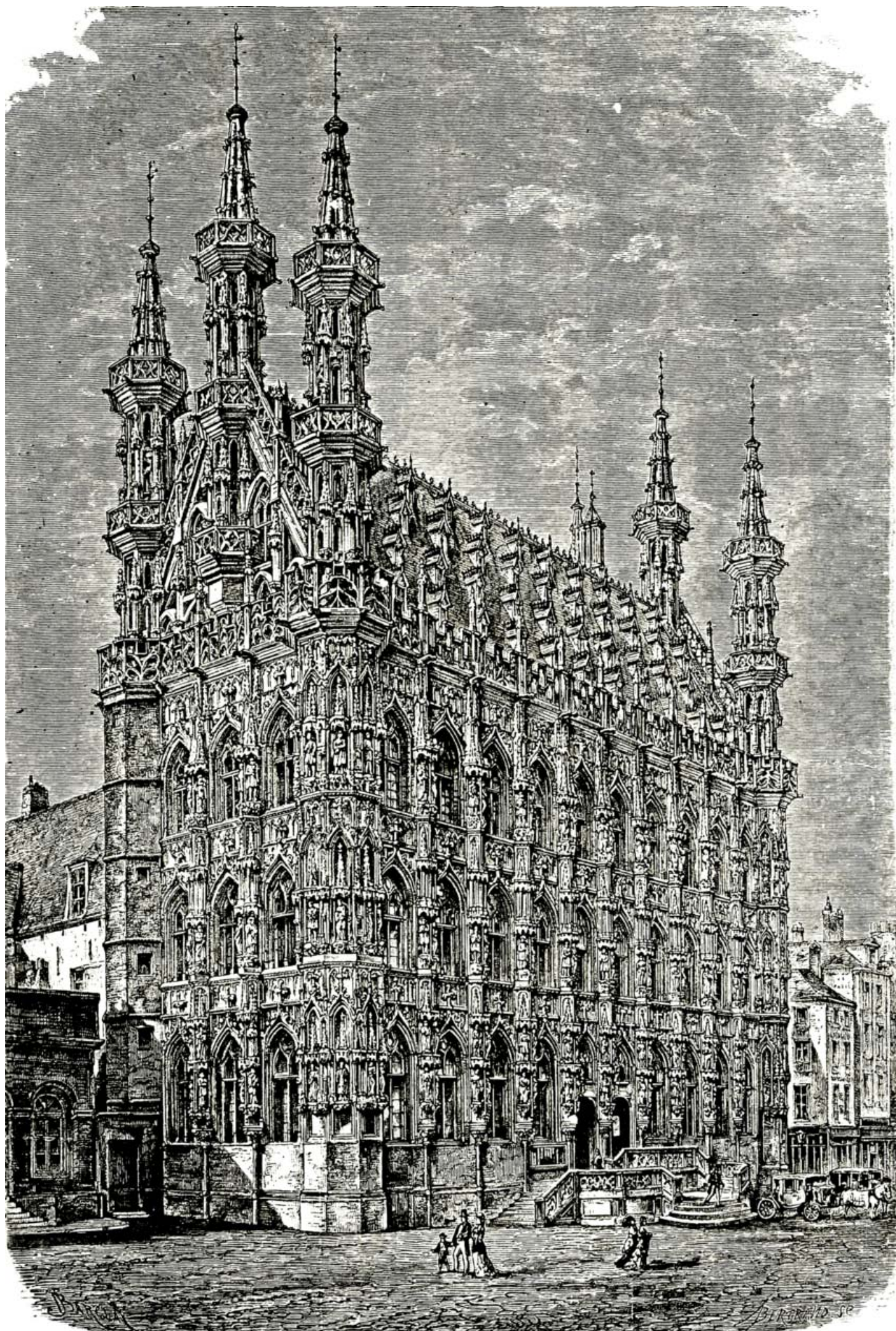
Sa décadence date de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, époque où la peste y enleva cinquante mille habitants. Seule la grande place carrée sur laquelle se dressent l'église Saint-Pierre et l'hôtel de ville est toujours un centre assez animé.

L'hôtel de ville, ce chef-d'œuvre du « maître maçon » Layens, a été comparé à une châsse immense. Nul monument belge, en effet, n'est plus richement sculpté au dehors. Avec ses tourelles élancées, son fourmillement de statuette et de dais, sa floraison prodigieuse de feuillages et de guirlandes de pierre, ses innombrables niches peuplées de bêtes symboliques, il est un enchantement pour les yeux. En face de lui s'élève l'ancienne Collégiale, aux tours inachevées, à laquelle s'accotent de petites maisons basses. Cet édifice possède quelques œuvres d'art remarquables, et ses vingt-huit faisceaux de colonnettes ont une ampleur de style majestueuse. Quant à la fameuse Université catholique, qui est l'âme de la vieille ville brabançonne, elle occupe l'ancienne halle aux draps ; sa bibliothèque, sans cesse accrue par une série de legs, de donations et d'achats, est célèbre dans toute la Belgique.

Au-delà de la place, la voie se resserre ; des ruelles se détachent à droite et à gauche. Les unes conduisent aux quais de la rivière, les autres à une zone urbaine remplie de grands murs sévères, de bâtiments aux airs recueillis, de séminaires de couvents, de porches sculptés. Dans les recoins, des christs surgissent, ou bien des vierges apparaissent en des niches : c'est le quartier sacro-saint des écoles. Allons toujours : la solitude devient de plus en plus sensible ; des plaques de verdure s'entremêlent aux maisons silencieuses ; puis on arrive à une région reculée où, au bord de petites rues aux noms caractéristiques, rappelant les joies de la béatitude et les visions du monde ultra-terrestre, s'alignent des constructions de briques, précédées de jardins, décorées de statuette de saints et de saintes : vous avez devant vous un *béguinage*.

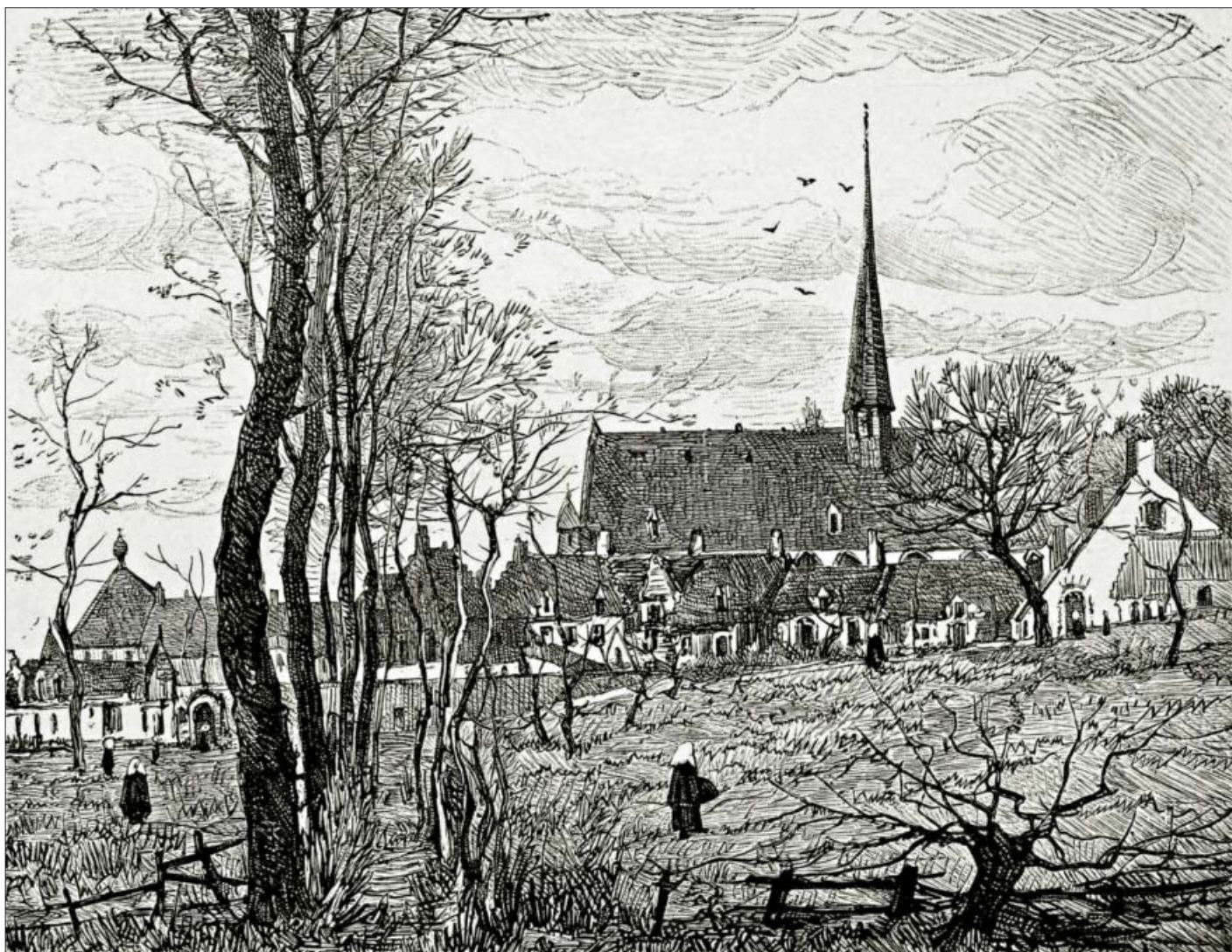
Qu'est-ce qu'un béguinage ? C'est un lieu de refuge où des femmes, généralement d'un âge mûr, que le train du monde a lassées, se retirent, moyennant une certaine somme, pour y vivre en commun, sans toutefois faire de vœux perpétuels et s'astreindre à la discipline monastique. Elles forment là de petits groupes, logeant travaillant et priant sous le même toit. Chaque matin, elles se réunissent dans l'ouvrier pour besogner, en récitant le rosaire ; après quoi elles peuvent sortir à leur gré. Le soir, seulement, les rues sont closes et un silence absolu règne sur cette cité de dévotion.





LOUVAIN - Hôtel de Ville.





LOUVAIN - Le Béguinage.

Chaque couvent, comme on appelle ces maisons, a sa supérieure et sa *kloesterine* (sacristine).

Qui n'a pas vu une béguine belge n'a qu'une notion incomplète du monde des fantômes et des spectres ; qui n'a pas pénétré dans un béguinage ne se figure qu'imparfaitement jusqu'à quel point l'être humain, sans renoncer tout à fait au siècle peut se plier aux mouvements mécaniquement répétés des mêmes tâches revenant chaque jour aux mêmes heures. En n'importe quelle ville de Belgique, il vous arrivera de croiser dans la rue une forme noire enveloppée d'un long manteau sous lequel on perçoit le cliquetis d'un rosaire, et qui glisse plutôt qu'elle ne marche ; la coiffe qui cache la figure mystérieuse a des cassures aux plis raides qui semblent vouloir flageller les épaules : cette créature étrange est une pensionnaire des petites-maisons placées sous le patronage de sainte Begge.

Sainte Begge, ou sainte Begga, était une sœur de Pépin de Landen ; ce fut elle qui, au VII<sup>e</sup> siècle, à l'époque où le christianisme fut introduit en Belgique, institua dans ce pays la première communauté de ce genre. Plus tard, on accusa ces associations mystiques d'aspirer à une perfection impossible et de dédaigner les actes pour ne s'occuper que de l'esprit. Au XIII<sup>e</sup> siècle, cependant, les béguines avaient une grande réputation de sainteté. Saint Louis les appela à Paris. Philippe III, le Hardi, avant de se prononcer sur la culpabilité de sa femme, une sœur du duc de Brabant, accusée par le favori Pierre de la Brosse d'avoir empoisonné l'ainé de ses beaux-fils, voulut consulter une béguine de Nivelles (le pays de la reine), « laquelle béguine savait les choses passées et futures ». La *prophétesse*, ajoutons-le, détourna le roi de croire « aux mauvaises paroles qu'on lui avait dites contre la princesse Marie ».

Tout, dans ce grand boulevard du catholicisme qu'on appelle Louvain est le triomphe de la règle religieuse et la glorification de l'idée scolastique.

Aux portes de la ville se dresse la somptueuse abbaye de Parc, fondée en 1179 par Godefroy le Barbu, puis accrue et reconstruite, à partir de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. Bien de plus grandiose que l'installation de ce monastère, à la cour duquel on n'accède qu'en franchissant cinq enceintes successives dont chacune s'ouvre par un porche monumental. À l'intérieur sont des brasseries, des fermes, des moulins, des étables, des granges, des écuries ; tout alentour s'étendent de vastes cultures et un parc admirablement touffu. Bonne retraite, s'il en fut jamais, pour s'abstraire des promiscuités du monde, sans se sevrer de ce que le monde a inventé de meilleur pour rendre l'existence douce et commode.



Au nord-est de Louvain, vers Aerschot et Diest, une contrée mélancolique, au sol pauvre et raviné, que jalonnent seulement çà et là des hauteurs chauves et quelques bouquets de sapins noirs, succède aux riants paysages du pays brabançon : on l'appelle le Hageland. Au nord-ouest, au contraire, toujours en marchant vers la Campine, les sites conservent encore une partie des attraits par lesquels se recommande la Hesbaye : c'est de ce dernier côté, et déjà dans la province d'Anvers, que se trouve Malines, en flamand *Mechelen*.

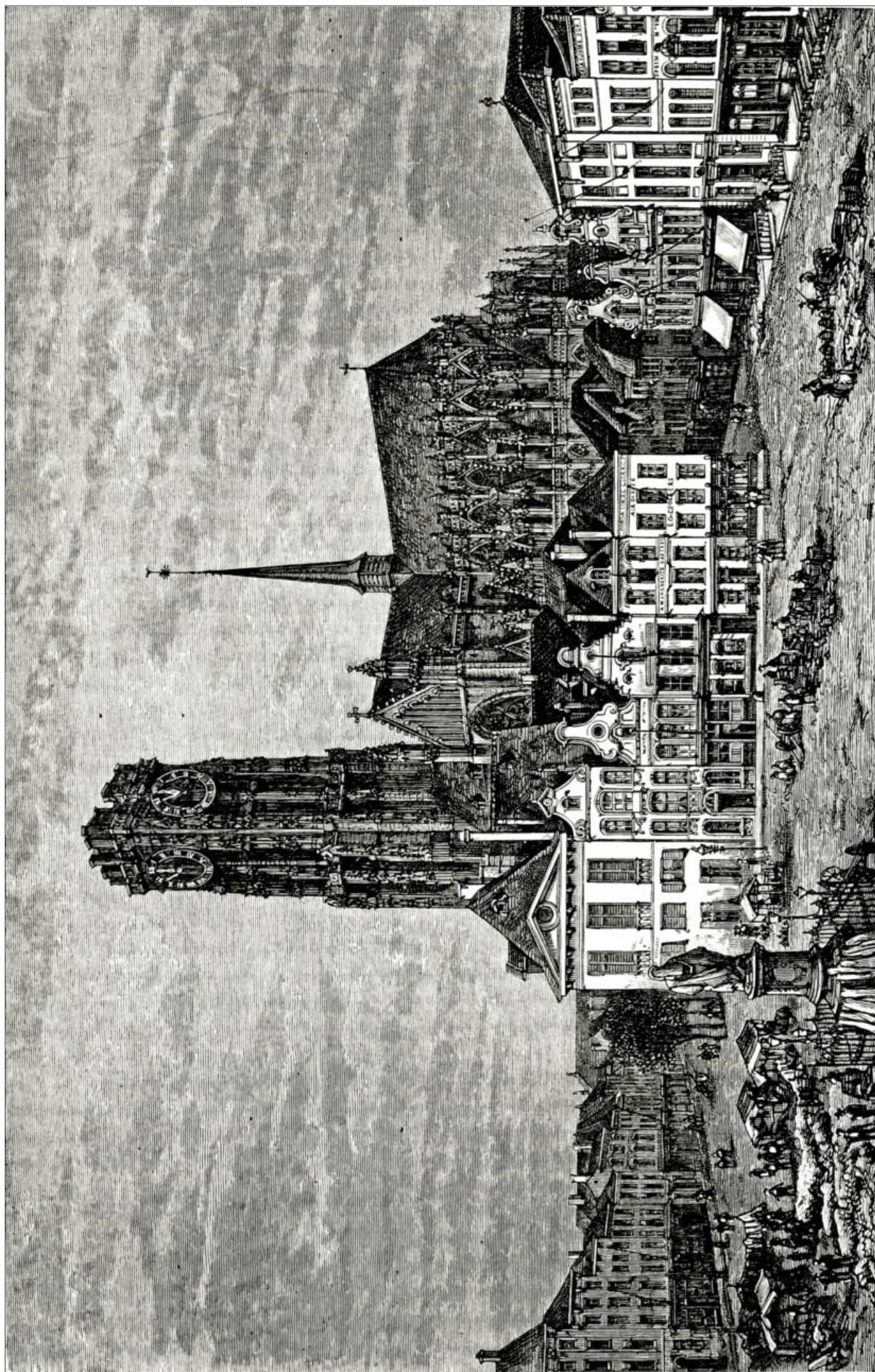
Cette ville de 45.000 âmes, sise, comme Louvain, sur la Dyle, est également une cité déchue qui n'a plus d'autre souci que de sommeiller à l'ombre du culte catholique, apostolique et romain.

De cette métropole religieuse de la Belgique, on n'aperçoit de loin que la haute silhouette carrée de son église Saint-Rombaud, et, au-dessus des toits de ses maisons, un fourmillement de tours et de clochers.



MALINES -  
Porte de Bruxelles.





MALINES - Grande Place et église Saint-Rombaud.



Entrez-y : sauf dans le quartier voisin de la gare, vous n'y trouverez que des rues solitaires et mornes, bordées de boutiques basses aux vitrines peu garnies. En y écoutant l'écho morose qu'y éveillent ses pas, le touriste ne se douterait guère qu'il fut un temps où, parmi sa population ouvrière, Malines comptait plus de 12.000 tisserands. C'était l'époque où elle était le siège de la cour magnifique et bruyante de la régente Marguerite d'Autriche, dont les kermesses et les chevauchées égayaient toute la région d'alentour, l'époque aussi où elle fournissait les Pays-Bas d'objets en métal, de chaudrons de cloches, de cuirs dorés, sans oublier ce fameux « point de Malines » qui s'expédiait dans le monde entier. Aujourd'hui, quelques ateliers de femmes y fabriquent encore la dentelle jadis si prisée ; une manufacture de tapis y produit aussi de beaux « gobelins » ; mais ce trafic ne suffit pas à sauver de l'engourdissement une cite d'où la grande industrie s'est retirée.

Deux choses sont toujours charmantes à Malines : c'est la Dyle d'abord qui y étend partout ses bras pittoresques et son entre-croisement de canaux. Au cœur même de la ville, entre les hautes maisons aux étages surplombants et aux toits en escalier, s'ouvrent ainsi des artères liquides sur lesquelles de gros bateaux ventrus, peints en rouge ou en vert, glissent sans bruit et sans hâte, comme s'ils étaient régis eux aussi par des nautoniers sommeillant. Si la ville n'a plus ses grands chantiers de construction navale du XIV<sup>e</sup> siècle, elle est cependant, grâce au flot de marée qui continue de monter dans son fleuve, un port toujours assez fréquenté et qu'un canal unit à Louvain.

Le second attrait incontestable de Malines, c'est sa Grande Place, spacieux quadrilatère au cadre éminemment pittoresque. D'un côté se dressent les halles, vieille construction au toit trapu surmontée d'une tour carrée et flanquée de tourelles ; de l'autre, par-dessus un pâté de maisons étroites, aux pignons découpés en proues de navires, aux façades pleines de moulures, de bossages, de festons, s'élèvent la tour massive et le chevet merveilleusement ouvré et sculpté de l'église métropolitaine Saint-Rombaud, une des plus belles cathédrales du nord de l'Europe.

Cette place contient, on peut le dire, toute la gloire historique de la cité. À l'angle voisin de l'église est le bel édifice à tourelle (*Shepenhuis*) dans lequel siégeait autrefois le Grand Conseil et qui est à présent un musée ; à l'extrémité opposée de la Place est le bâtiment de la Vieille-Boucherie ; plus loin se trouve le Marché.

Partout, du reste, dans la ville, l'œil se repose avec complaisance sur de vieilles demeures de bois très curieuses, bien qu'à demi-vermoulues et craquetantes : sur le quai aux Avoines, par exemple, c'est le groupe de constructions de la Maison du Diable ; sur le quai au Sel, c'est la Maison du Saumon, « *in den Grooten Zalm* », ainsi nommée du poisson d'or placé au-dessus de son seuil. C'était jadis l'abbaye des poissonniers. Je vous recommande aussi la porte de Bruxelles (*overste Poort*), avec ses deux tours massives, dernier reste des fortifications du XIV<sup>e</sup> siècle.

Quant à la Malines catholique, outre ses séminaires, ses couvents, son béguinage, son pompeux palais archiépiscopal, dont les vastes jardins s'étendent le long d'un des bras de la Dyle, elle vous offre ses innombrables églises, qui, toutes, attirent les dévotions de la foule : Sainte-Catherine, Saint-Pierre, et surtout Notre-Dame et Saint-Jean, que vous ne devrez pas oublier de visiter, car il y a là deux chefs-d'œuvre de Rubens : à Notre-Dame, c'est la *Pêche miraculeuse*, peinte pour la corporation des poissonniers sus-nommée ; à Saint-Jean, c'est l'*Adoration des Mages*, une autre merveille du grand artiste que nous retrouverons à Anvers.



La Pêche miraculeuse, par Rubens.





ANVERS – Une salle du musée Plantin.

## V.

### ANVERS, LE PORT ET LA VILLE – APERÇUS DE NÉGOCE ET D'ART

De Malines à Anvers, par la voie ferrée, il n'y a pas plus de 24 kilomètres. On traverse d'abord une zone de cultures où apparaissent partout l'activité et le labeur de l'homme ; puis, aux abords de la station de Vieux-Dieu, à ces tableaux de la nature champêtre succèdent brusquement des images et un appareil de guerre. Le terrain prend ces lignes anguleuses qui annoncent les ouvrages du génie ; des fossés artificiels se montrent près de talus gazonnés. Le devant de la scène, ici, n'appartient plus au travailleur de la glèbe ou au ruminant de la prairie ; c'est le soldat en pantalon blanc qui règne souverainement dans ce district, où l'on entend passer dans l'air les sonneries stridentes du clairon.

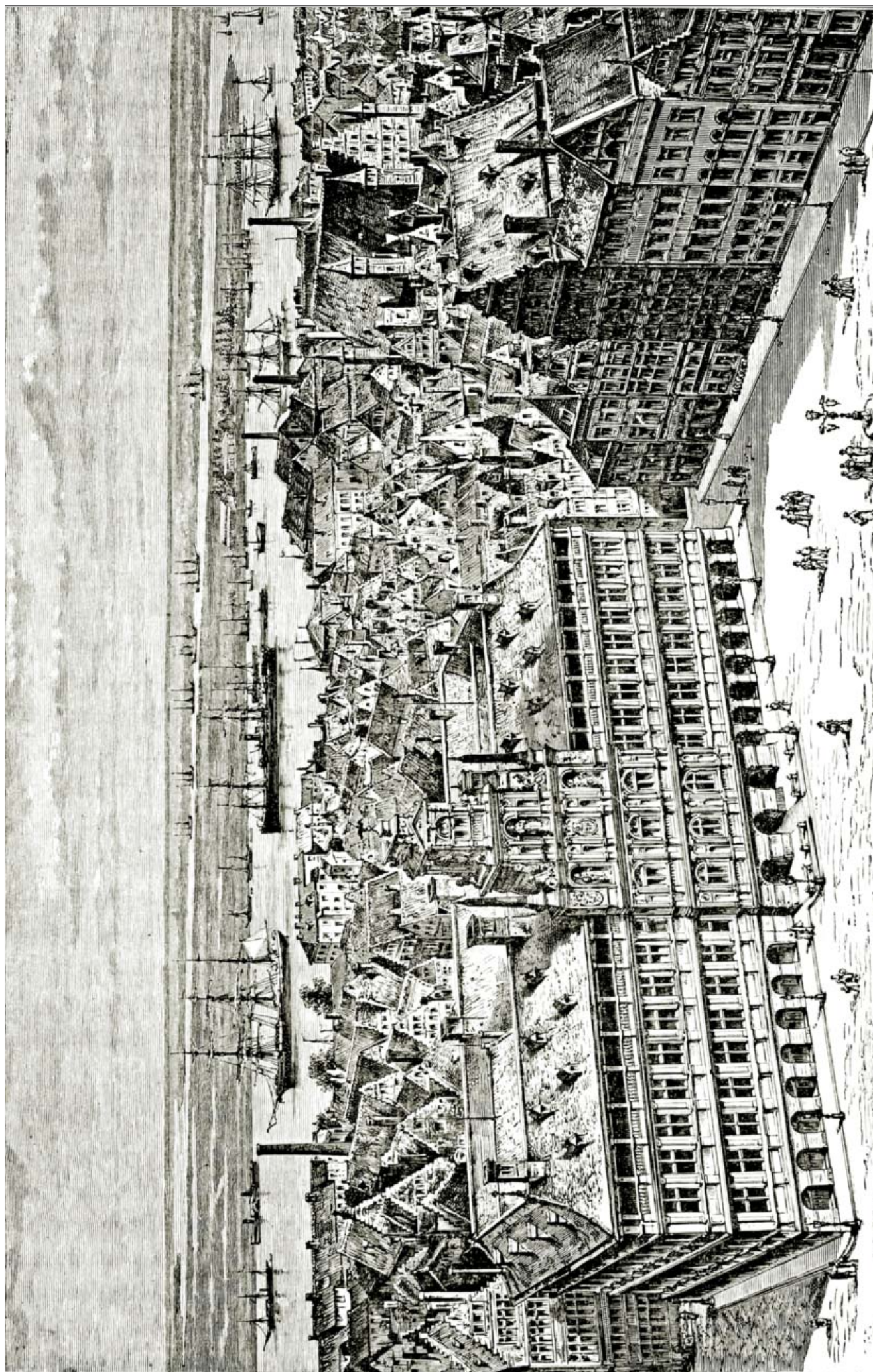
À ces signes, on reconnaît qu'on approche d'Anvers. Anvers, en flamand *Antwerpen*, n'est pas seulement la plus forte place militaire de Belgique ; c'en est aussi la première cité de négoce et le grand entrepôt maritime. Sa population atteint presque 200.000 âmes.

Ce qui tout d'abord y attire la curiosité de l'étranger, c'est le port.

Débouchant sur un vaste estuaire qui s'ouvre de deux côtés sur l'Océan, l'Escaut, à ce point final de son cours, n'a pas moins de 800 mètres de largeur sur une profondeur de 13 à 15 mètres au moment du flux. Aussi, à toute heure, les navires calant de 7 à 8 mètres y peuvent-ils atterrir. Ce « corridor de la grise mer du Nord » a d'ailleurs été régularisé de main d'homme ; les nouveaux quais qui le bordent ont près de 4 kilomètres de long, et c'est une chose vraiment merveilleuse que d'y contempler le mouvement du trafic, les montagnes de ballots et de marchandises qui s'y entassent du matin au soir. Soixante-cinq kilomètres de voies ferrées desservent ce havre sans pareil, en contournent les sept bassins, et sa vaste gare maritime reçoit chaque jour dans ses halles gigantesques, pourvues de grues d'une puissance prodigieuse, plus de 2.500 wagons.

C'est d'Anvers que s'exportent tous les gros produits de la Belgique ; c'est là que l'Allemagne embarque ses aciers et ses fers, là que, depuis le percement du Gothard, l'Italie expédie ses œufs et ses fruits, là aussi que les États-Unis envoient leurs cargaisons de blé et de pétrole. C'est également le grand exutoire par lequel l'Europe déverse sur les deux Amériques le trop-plein de sa population ; trente mille émigrants en partent annuellement à destination des contrées transocéaniques.





ANVERS ET L'ESCAUT - vue prise au-dessus de la Grande Place.



À Anvers, de même qu'à Bruxelles, la vieille ville a subi, dans ces derniers temps, des métamorphoses qui en ont changé sensiblement le caractère et l'aspect. L'ouverture de la grande Rue Nationale y a fait disparaître tout un réseau de ruelles immondes et lépreuses, antres de pestilences séculaires, dont le fameux *Luizenmarkt*, « marché aux poux », était le spécimen achevé. Et l'œuvre d'essartement est loin d'être terminée ; chaque jour, on pratique d'autres éclaircies à travers les impasses et les venelles.

Quant à la ville moderne, la démolition des anciens remparts lui a permis de se développer librement, au nord de la cité primitive, dans l'immense demi-cercle formé par la nouvelle enceinte, et il faut voir avec quel entrain elle pousse à présent ses larges avenues, ses parcs, ses splendides jardins, dans la banlieue où s'étalent les faubourgs de Borgerhout et de Berchem.

Laissons-la s'épandre à son aise vers ces régions mieux aérées et plus saines où expirent les bruits du négoce fluvial, et revenons au pittoresque quartier qui avoisine le Marché aux Poissons. C'est là que continuent d'habiter tous ceux qui vivent de l'eau ou sur l'eau, marins, bateliers, débardeurs, portefaix de toute sorte. C'est là aussi qu'en dépit de tous les rajeunissements, le touriste, en quête de surprises, doit se lancer à l'aventure par les rues.

Que de recoins mystérieux, que de maisons de bois aux pignons tailladés, que d'escaliers aux sculptures archaïques, de portes massives et armoriées, de façades aux bas-reliefs fantaisistes, le récompenseront de sa peine !

N'est-ce pas d'ailleurs dans cette zone urbaine, qui s'étend sur plus de 2 kilomètres entre les bassins encombrés de navires et la gare du chemin de fer de l'État, que s'élèvent les principaux monuments de la reine de la Schelde ? N'est-ce pas là que se trouvent la Grande Place, les places Verte, de Meir et Teniers, rendez-vous préférés de l'étranger ?



ANVERS - Fontaine Quinten Massys.



Sur la place Verte, voici la Cathédrale, bâtie du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle. C'est la plus grandiose de Belgique, et une des plus vastes de la chrétienté. Sa splendide flèche à jour s'élance à 125 mètres en l'air. De la plateforme où chante son carillon, la perspective est déjà prodigieuse ; mais ayez le courage de monter jusqu'au sommet de cette tour gigantesque, auquel mène un escalier de 670 degrés : tout un monde se découvrira à vos yeux.

Immédiatement à vos pieds, ce sera la ville elle-même, perdue comme au fond d'un abîme, avec son enchevêtrement de toits, d'aiguilles, de tourelles, de clochetons, ses maisons hérissées de dais et de pinacles ; puis le vaste fleuve avec ses annexes, ses chantiers, ses docks, ses flottilles de trois-mâts et de steamers ; plus loin, la banlieue anversoise, des champs et des prairies se prolongeant à l'infini, et les mille horizons flottants de la grande terre verte des Flandres sillonnée par la coulée de l'Escaut.

Redescendez maintenant et pénétrez dans le temple. Quel éblouissement pour les sens et l'esprit ! Les voici devant vous ces chefs-d'œuvre renommés de Rubens, la *Descente de Croix* et la *Mise en Croix*, sans compter d'autres toiles des maîtres flamands, des tableaux de Murillo et des vitraux d'une magnificence inouïe.

Au pied même de la cathédrale, sur la place du Marché aux Gants, un délicieux travail de ferronnerie vous rappellera le souvenir d'un autre grand artiste du terroir, Quinten Massys ou Metsys : c'est un puits recouvert d'un dôme de fer forgé au marteau, et dont la cage tout entière s'épanouit en d'infinis entrelacs de feuillage et de fleurs.

Chaque église d'Anvers renferme des trésors d'art : Saint-Jacques, outre ses vitraux et ses toiles, possède le tombeau de Rubens ; Saint-Paul a aussi ses tableaux qui en font un musée, ses merveilleuses boiseries sculptées, ses figures de saints, son Calvaire, son Jardin des Oliviers à ciel ouvert, sur un amas abrupt de rocailles, sa crypte ajourée, et son Enfer aux terrifiantes figurations de damnés.

La Grande Place a pour décor, d'abord l'Hôtel de Ville, édifice du XVI<sup>e</sup> siècle, orné à l'intérieur par le peintre Leys, puis les ex-demeures des corps de métiers, constructions somptueuses que tous les maîtres de l'art ont à l'envi enrichies de leurs œuvres. Près des anciens bassins et des pavillons des entrepôts, une autre épave du passé sollicite vos regards : c'est la Maison hanséatique. Au XVI<sup>e</sup> siècle, c'était un splendide palais, servant de comptoir et de résidence aux négociants des villes de la Hanse germanique, qui l'avaient construit à leurs frais et y remisaient, au rez-de-chaussée, leurs denrées. Des tourelles et donjons qui le surmontaient, on signalait les navires entrant ou partant. Aujourd'hui, le vieil édifice, étêté de ces observatoires, n'offre plus qu'un amas fruste de maçonnerie dont tout l'intérêt tient aux souvenirs historiques qu'il éveille.

Que nous reste-t-il à voir, pour connaître, au moins sommairement, la grande métropole de l'Escaut ? La maison Plantin et le Musée.

Peut-être avez-vous eu sous les yeux quelque vieille estampe de la fin du XVI<sup>e</sup> siècle représentant l'intérieur d'une imprimerie aux Pays-Bas ? Un détail y frappe tout d'abord, c'est que les compositeurs travaillent l'épée au côté. La corporation en effet avait été anoblie par l'empereur Frédéric III ; non seulement ses membres étaient exempts de la plupart des taxes, mais ils avaient le droit de s'habiller comme des gentilshommes : aussi voyez-vous dans ces ateliers l'ouvrier revêtu du pourpoint luxueux, la fraise au col, et confortablement assis sur un escabeau garni d'un coussin.

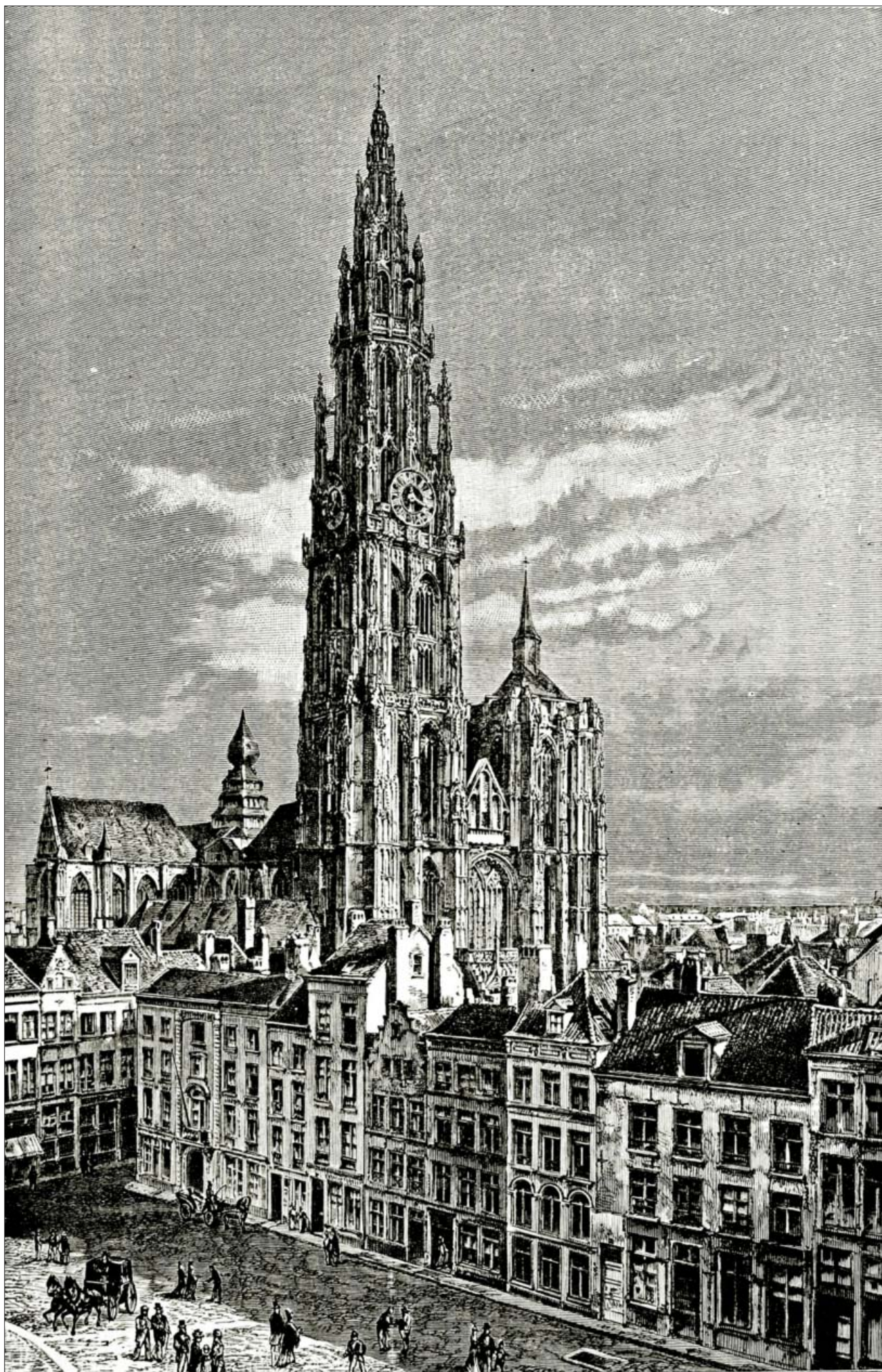
C'est à cette époque que nous ramène l'ancienne demeure de l'imprimeur anversois dont l'industrie rivalisa avec celle des Aide et des Estienne. Plantin, un Tourangeau, avait commencé petitement. Vers 1550, avec sa femme, une Normande originaire de Caen, il était venu ouvrir à Anvers une modeste boutique au-dessus de la Bourse des Marchands. Sa femme vendait du linge ; lui, il vendait des livres. Avec quelque argent qu'on lui avançait, il s'établit ensuite près de l'église Saint-Augustin ; puis il monta un atelier, et enfin il acquit, dans le voisinage de la place Rubens, l'immeuble qui porte son nom.

Avec ses fenêtres à meneaux de plomb et à travées saillantes, son labyrinthe de pièces immenses reliées par un autre labyrinthe de couloirs et d'escaliers, cette maison représente encore intact tout l'agencement intérieur d'une habitation bourgeoise du XVI<sup>e</sup> siècle. Elle a gardé son mobilier et tout son appareil primitif : presses, caractères, vitrines garnies d'éditions et de gravures rares, lambris décorés de peintures du temps, tout y reporte la pensée à trois cents ans en arrière.

Dans sa grande cour, d'une harmonie parfaite, il y a une vigne toujours reverdissant qui date du temps même de Plantin. Là, au rez-de-chaussée, on vous montrera le cabinet de travail de Juste Lipse, dont les murs sont tapissés en cuir de Cordoue, et la chambre des correcteurs, qui tous furent des hommes célèbres. Les ouvrages publiés par l'imprimeur portèrent d'abord comme marque typographique un arbre au tronc duquel s'enroulait une vigne ; un vigneron coupait près du sol les mauvais bourgeons. À cet emblème fut ensuite substituée une main sortant des nuages et tenant un compas d'or, avec cette devise : *Labore et constantia*. Ce second écusson figure encore aujourd'hui sur la porte d'entrée de la maison. Puis Moretus, le gendre et l'associé de Plantin, le remplaça plus tard par la figure d'un « roi maure venant, guidé par une étoile, adorer le Messie ».

Le Musée de la ville est le plus opulent sanctuaire d'art que possède la Belgique. On sait de quel vif éclat la peinture a brillé à Anvers, avec Rubens, Jean Van Eyck, Van Dyck, Jordaens, Ruysdael. Des centaines de tableaux





ANVERS - La Cathédrale.





ANVERS - Musée Plantin : cour intérieure.

de maîtres flamands et hollandais du XIV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle se marient dans ce précieux dépôt aux plus belles toiles d'Italie et d'Allemagne. Et, il n'est que juste de le dire, les Anversois d'aujourd'hui n'ont point trop dégénéré de leurs aïeux, ces hommes de haut goût et de nobles instincts, chez lesquels la pensée de l'utile et les préoccupations du trafic s'associeraient toujours aux aspirations de l'ordre le plus idéal. La tradition flamande continue de s'enseigner dans l'Académie de peinture de la richissime cité de l'Escaut ; chaque année, des ateliers locaux, sortent des œuvres remarquables que se disputent les amateurs d'élite. Le peuple lui-même, dans ce centre de mercantilisme, est resté artiste jusqu'au bout des ongles ; il vénère sa vieille et glorieuse école, il est fier de l'héritage que lui a légué le passé, et il faut voir de quel air radieux et quasi inspiré le moindre courtaud de boutique vous montre la demeure de Rubens sur la place de Meir et sa statue sur la place Verte.





Flandres - Les dunes.

## VI.

### PAYSAGES DE LA CAMPINE ET DES FLANDRES – LA VILLE DE GAND – LE BEFFROI D'OUDENARDE

Vous souvenez-vous d'avoir contemplé sur quelque toile d'Hobbema, de Ruysdael ou de Paul Potter un de ces paysages aux aspects indécis et mélancoliques, figurant une immense plaine couverte à perte de vue de genêts et de bruyères, d'où émerge de loin en loin un village entouré de champs cultivés ? Cette vaste lande uniforme, sillonnée de dépressions marécageuses et à peine renflée d'imperceptibles bosselures, c'est la Campine.

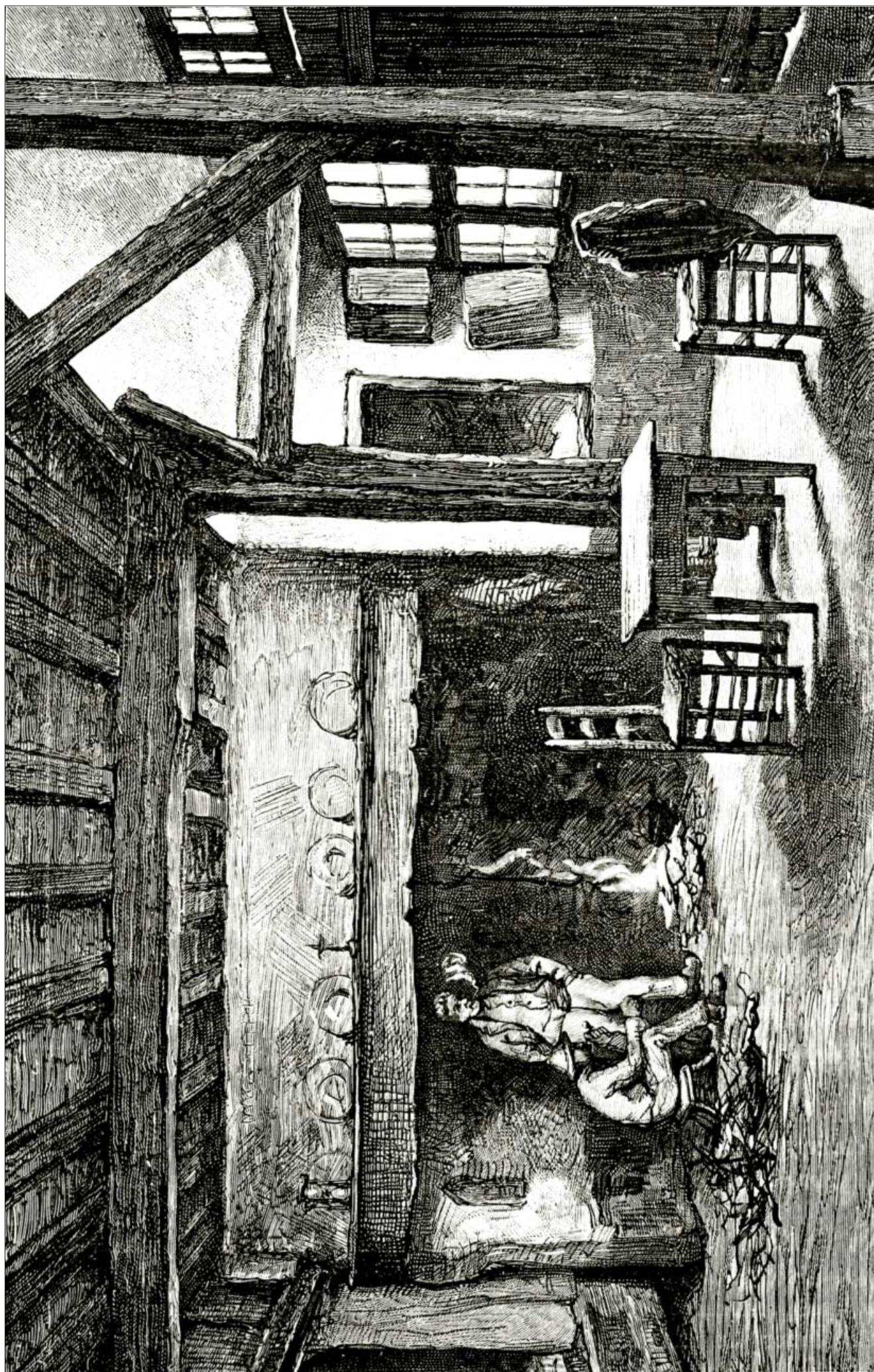
Limitée à l'ouest par les bouches de l'Escaut et de la Meuse, cette région comprend la majeure partie des provinces d'Anvers et de Limbourg et se prolonge même au nord dans les Pays-Bas. Une ligne de dunes dentelées, analogue à celles du littoral et dont le sable ne cesse d'ondoyer aux souffles des vents, la traverse dans toute sa longueur.

Nulle végétation arborescente ne croît spontanément sur ce sol dépourvu de suc nourriciers. En revanche, l'avoine, le seigle, le colza, les légumes y poussent à souhait, et de la vase desséchée de cette zone qui, au temps des anciens Germains, formait une sorte de marche intermédiaire, une aire de terres vagues et communes où l'on menait paître les troupeaux de la tribu, on extrait une tourbe abondante.

L'homme qui exploite, coûte que coûte, cette glèbe rebelle aux morsures du soc et de la pelle reflète en lui toutes les âpretés du milieu désolé où il vit. Taciturne, sombre, cauteleux, comme l'est ici-bas toute créature dont les forces du corps et de l'esprit s'usent dans une lutte opiniâtre avec la nature et les éléments, le Campinois est, au physique, un être maigre, à la peau rude et cassée, presque tout en vertèbres et en os. Avec son museau en quelque sorte tendu comme pour une écoute perpétuelle, il ressemble un peu à ce chien au poil hérissé et aux oreilles droites qui garde au milieu des ajoncs les sauvages brebis de la contrée.

Sur quelques points cependant, la steppe ingrate a cédé sous l'acharnement du labeur humain et s'est transformée en terre labourable. En maint endroit se rencontrent des exploitations rurales assez importantes, des fermes de bonne apparence, avec des herbages qui nourrissent un bétail estimé, quoique à la carcasse efflanquée et ne payant guère plus de mine que le métayer qui l'élève. Par places aussi l'arbre a percé l'âpre écorce du sol et, du côté de





LA CAMPINE - Intérieur de ferme.



Turnhout, par exemple, des bois de pins et de chênes trapus rompent la monotonie de la lande.

Bien différente est la région alluviale des Flandres ( *Waesland*, *wlae*, marais) qui s'étend le long de la mer du Nord, de Dunkerque à Anvers, avec un développement de côtes basses de 67 kilomètres de long, protégées du côté des flots par une ligne ininterrompue de dunes blanches.

Cette *maremme* belge, sujette, elle aussi, à la *malaria*, est le pays des riches prairies où s'engraissent d'innombrables troupeaux, le district des champs plantureux que coupent et découpent des milliers de fossés et de rigoles irriguant et fertilisant à l'envi les plus petites parcelles de terrain. Les habitations n'y abondent pas non plus. Ça et là seulement, on y aperçoit de confortables nids de paysans aux toits de tuiles rouges, enveloppés de bouquets d'arbres et sis sur de légères éminences à l'abri des inondations. Car, dans la saison des pluies hivernales, la plaine entière est couverte par les eaux, et les habitants, bloqués dans leurs fermes converties en îlots, ne communiquent entre eux qu'au moyen de bateaux.

L'été, en revanche, une verdure luxuriante pare toute la contrée, qui ressemble alors à un vaste jardin au travers duquel courent de belles routes bordées de peupliers. À l'intérieur même, le sol, bien que toujours sablonneux, est devenu, à force d'amendements et d'engrais, le plus fécond qui existe. Céréales, houblon, lin, chanvre, tabac et betteraves, y produisent une végétation variée aux couleurs les plus vives et les mieux assorties. Aussi chaque village y a-t-il un air de bien-être tranquille et serein qui fait dire volontiers à l'homme du Condroz et de la Campine, quand on lui parle de ces campagnes limoneuses : « Ah! voilà le bon pays ! Voilà la fleur du terroir belge ! »

Mais c'est surtout dans la zone située tout le long de l'Escaut que cette prospérité matérielle s'accuse de la plus frappante façon. Là le sol, dense et spongieux, arrosé à la fois par les brumes qui flottent à la surface du ciel et par les afflux infatigables d'une infinité de ruisseaux et de ruisselets, développe, dans son éternelle sève, d'admirables floraisons de toute sorte.

Ce territoire, conquis sur les eaux à l'aide d'un système de levées qui remontent à une époque très ancienne, porte le nom générique de *polders* (terres endiguées). Des bras de mer entiers ont été, à force de patience et de temps, transformés ainsi en districts arables. Parfois c'est la nature elle-même qui s'est chargée d'opérer le plus gros de l'œuvre de colmatage. Tel a été le cas par exemple pour ce fameux estuaire du Zwyn, au moyen duquel Bruges autrefois communiquait directement avec l'Océan. Là où, en 1213, on vit voguer toute la flotte de Philippe Auguste, composée de 1.700 navires, là où se livrèrent tant de batailles navales, verdoient aujourd'hui de grands pâturages, annexes de localités importantes.

La mer toutefois ne recule pas sans combat ; chaque jour, elle tente de nouvelles offensives et s'efforce de battre en brèche le rempart que les humains lui opposent. Aussi l'entretien des digues exige-t-il, de la part des riverains, un labeur et un soin de tous les instants.

Où l'effort individuel n'eût certainement pas suffi, l'association est intervenue. Chaque *polder* a son corps administratif et élu, son *bond* à la tête duquel est un *dufgraf* ou « comte de la digue », qui, assisté d'un ingénieur et d'un secrétaire, fait exécuter tous les travaux nécessaires pour tenir les eaux en respect et assurer le fonctionnement des écluses.

La Panne, Nieuport, Ostende, Blankenberge et Heist sont aujourd'hui les principales stations balnéaires de ce rivage de la mer du Nord, où parfois les buttes de dunes chauves figurent autant de vagues pétrifiées sur lesquelles végètent volontiers le chardon bleu et la bruyère d'or.

Les unes sont le rendez-vous du monde fashionable et frivole auquel il faut, non pas les plages silencieuses et désertes, mais les kursaals fastueux, les élégants chalets de plaisance, l'existence tumultueuse et convenue qu'on mène dans les capitales de l'Europe. Les autres ne sont toujours que des coins rustiques et tranquilles où n'ont pas encore pénétré les ostentations et les bruits du *high life* ; là, entre la grande mer verdâtre et le vaste ciel vapoureux des Flandres, les âmes poétiques et méditatives laissent à l'aise errer leurs pensées au gré des marées et des vents. À vous, lecteur, de choisir entre les deux sortes de villégiature.

Le chef-lieu et le centre vivant de la partie de cette région belge que l'on appelle la Flandre orientale, c'est Gand, en flamand *Gent*.

Trois choses, a-t-on dit, font de Gand une ville extraordinaire : ses béguinages, ses fabriques et ses serres.

Ce qu'est un béguinage de Belgique, nous l'avons déjà expliqué en détail. Une de ces communautés de pseudo-nonnes à la longue coiffée aux ailes palpitantes — c'est à peu près tout ce qui palpite en elles — constitue à Gand une véritable cité. Sept cents femmes y travaillent et y logent sous la direction de quelques prêtres. Mais, plus que partout ailleurs, les sourds bourdonnements de ces oratoires et de ces cellules que relie, comme un austère cha-pelet, de longs corridors où des christes saignants appendent aux murailles, sont couverts ici par les mille rumeurs de cette grande ruche ouvrière gantoise qui est le Manchester de Belgique comme Anvers en est le Liverpool.

L'une et l'autre ville se ressemblent d'ailleurs par leur vitalité opiniâtre, par l'énergie avec laquelle elles ont mené, à travers tout, leur fortune. Toutes deux sont un démenti à ce dicton applicable aux nations non moins



qu'aux individus : « On ne peut pas être et avoir été ». Toutes deux, en effet, il y a des siècles, ont été déjà de puissantes cités, parvenues à un faîte de prospérité d'où la chute est d'ordinaire mortelle. Cette chute, Gand et Anvers n'ont pu l'éviter à une heure donnée ; mais il y avait en l'une comme en l'autre de telles vertus de reviviscence qu'elles se sont relevées de leurs désastres d'une manière qui confond l'imagination. Anvers est aujourd'hui plus peuplé, plus commerçant et plus riche qu'il ne l'était au XVI<sup>e</sup> siècle quand plus de mille maisons étrangères y avaient leurs comptoirs ; Gand a ressaisi, de son côté, le sceptre de la fabrication flamande, et, grâce à ces mêmes *métiers*, qui autrefois l'avaient mise hors de pair, elle ne cesse de grandir chaque jour en prospérité et en force.

Seulement, au travail de la laine elle a substitué, de nos jours, la filature et le tissage des cotons. Cette industrie occupe, chez elle, plus de 30.000 paires de bras. Partout les machines grincent, la vapeur siffle, les moteurs de taille gigantesque accomplissent leur tâche mystérieuse et fatale, et les innombrables baies des hauts bâtiments usiniers jettent le soir, sur la ville affairée, des traînées de lumière fantastiques.

Ajoutons que, pour faciliter l'écoulement de ses produits, Gand a voulu être un port : un canal, où peuvent accéder des navires d'un tirant de 6 mètres, la relie au havre néerlandais de Terneuzen, sur la bouche occidentale de l'Escaut.

Si son jardin botanique est célèbre, sa banlieue elle-même est toute une idylle. Impossible de rêver une flore plus belle que celle qui s'étend, sur des centaines d'hectares de terrain, autour de la ville et lui forme comme une ceinture d'enclos enchantés. Que de cargaisons de tulipes et de jacinthes, rivales de ces oignons fleuris dont la Hollande avait jadis le monopole, sortent de ces serres embaumées pour envahir tous les marchés du monde ! Bambous, caroubiers, palmiers d'Inde, bananiers d'Afrique, orchidées de toute nature y croissent aussi, sous les brumes du septentrion, dans des centaines de hangars qui émerveillent l'œil du visiteur par leur coloris chatoyant.

Gand n'est pas seulement la ville de Belgique où convergent le plus de chemins de fer ; avec ses canaux et les bras multiples de ses quatre rivières, l'Escaut, la Lys, la Moere et la Liève, qui la découpent en vingt-six îlots réunis par une centaine de ponts, elle est en outre, comme Amsterdam, une sorte de Venise du Nord.

Toutefois, on l'a déjà remarqué, le vrai cours d'eau nourricier de la ville, ce n'est pas l'Escaut, dont le lit ressemble ici à une sorte de fossé croupissant, c'est son tributaire la Lys. Venue de France, comme l'Escaut, elle coule claire, alerte, bruisante, pénètre par tous les quartiers, se faufile, avec ses îlots, ses écluses, ses bateaux ventrus, entre tous les pâtés de maisons. Aussi, devant cette abondance d'ondes qui les menacent continuellement du fléau de l'inondation, les Gantois, depuis neuf cents ans, n'ont-ils cessé de creuser des canaux d'écoulement et de créer autour d'eux tout un labyrinthe d'artères aquatiques.

De même, pour loger leur grosse industrie dont l'essor va toujours croissant, ils ont dû pratiquer de vastes percées à travers leurs vieux quartiers historiques. Sans souci du passé et de ses gloires, les fumantes cheminées des fabriques se dressent au cœur même de la ville, en face des fiers pignons moyenâgeux. Ce n'est pas à dire pour cela que Gand ait fait table rase de ses trésors archéologiques. Peu de villes d'Europe, au contraire, restent plus originales à ce point de vue.

De quelque côté que vous y alliez, partout vous retrouverez des palais communaux, d'antiques demeures aux frontons et aux fenêtres historiés, aux sculptures et aux balcons fantaisistes. Regardez, sur le quai aux Herbes, point qui, de tous temps, a été un des plus animés de la cité, ces quatre pittoresques maisons, qui mirent leurs torses archaïques dans un canal toujours encombré de flottilles de bateaux. Celle du milieu surtout est un vrai bijou de style gothique.

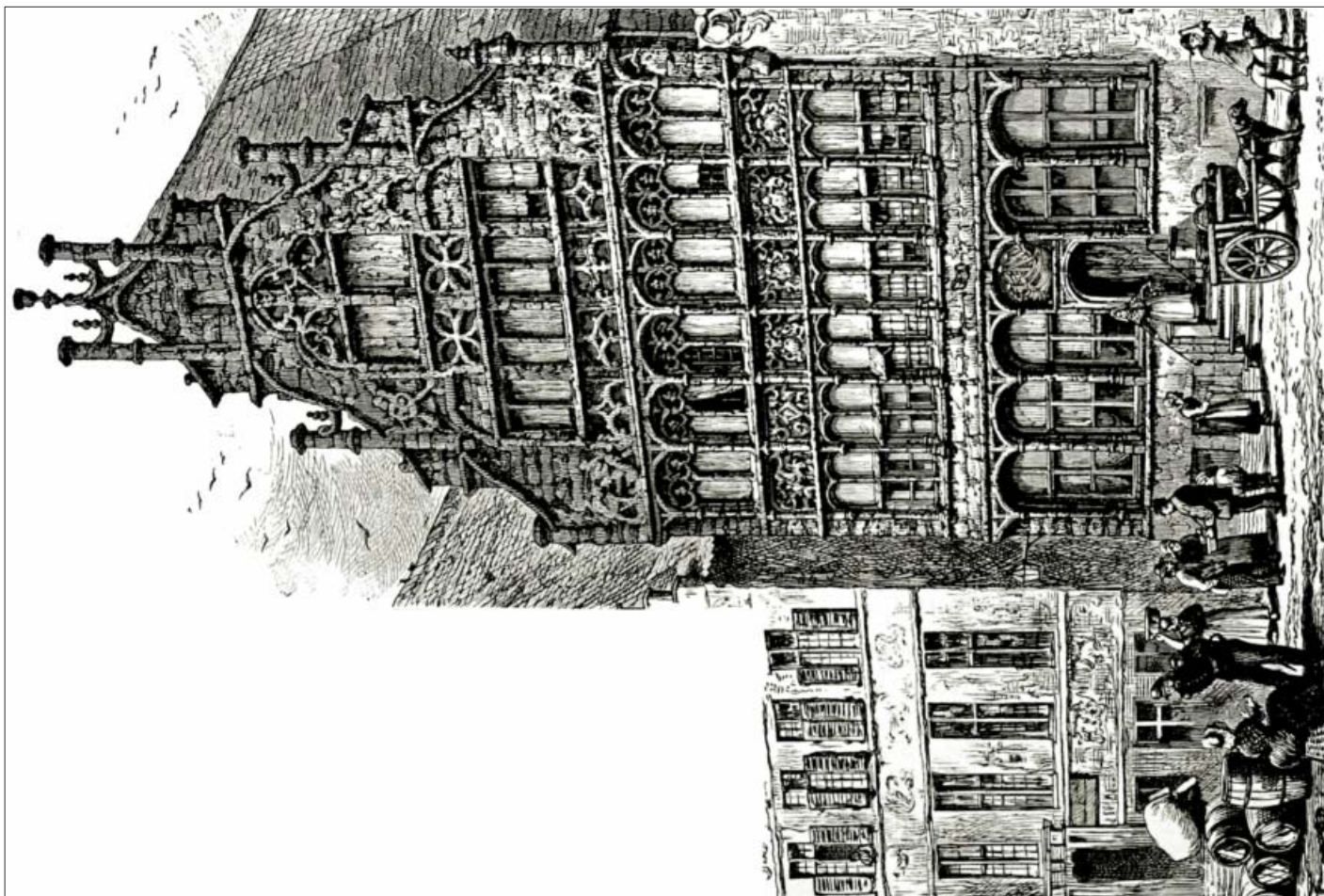
Dans ce palais de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, qui, de la base au faîte, n'est que saillies de pierre et pinacles, siégeait la corporation des Francs-Bateliers (*navieurs*). Sur le Marché du Vendredi, les anciennes abbayes des métiers ont disparu, il est vrai, comme a disparu ce *Prinzenhof* où naquit Charles Quint ; des boulangers, des brasseurs ont pris possession des vieux hôtels à pignons déchiquetés du XV<sup>e</sup> siècle ; néanmoins la place-forum, en dépit de toutes ses transformations, vous parle encore avec éloquence de l'âge héroïque où, rien qu'avec une seule de ses corporations, Gand pouvait mettre sur pied une armée de dix-huit mille hommes.

Cette statue de bronze, au bras étendu, qui, du haut de son piédestal, semble haranguer la foule, est celle du premier Artevelde, le fameux tribun du XIV<sup>e</sup> siècle.

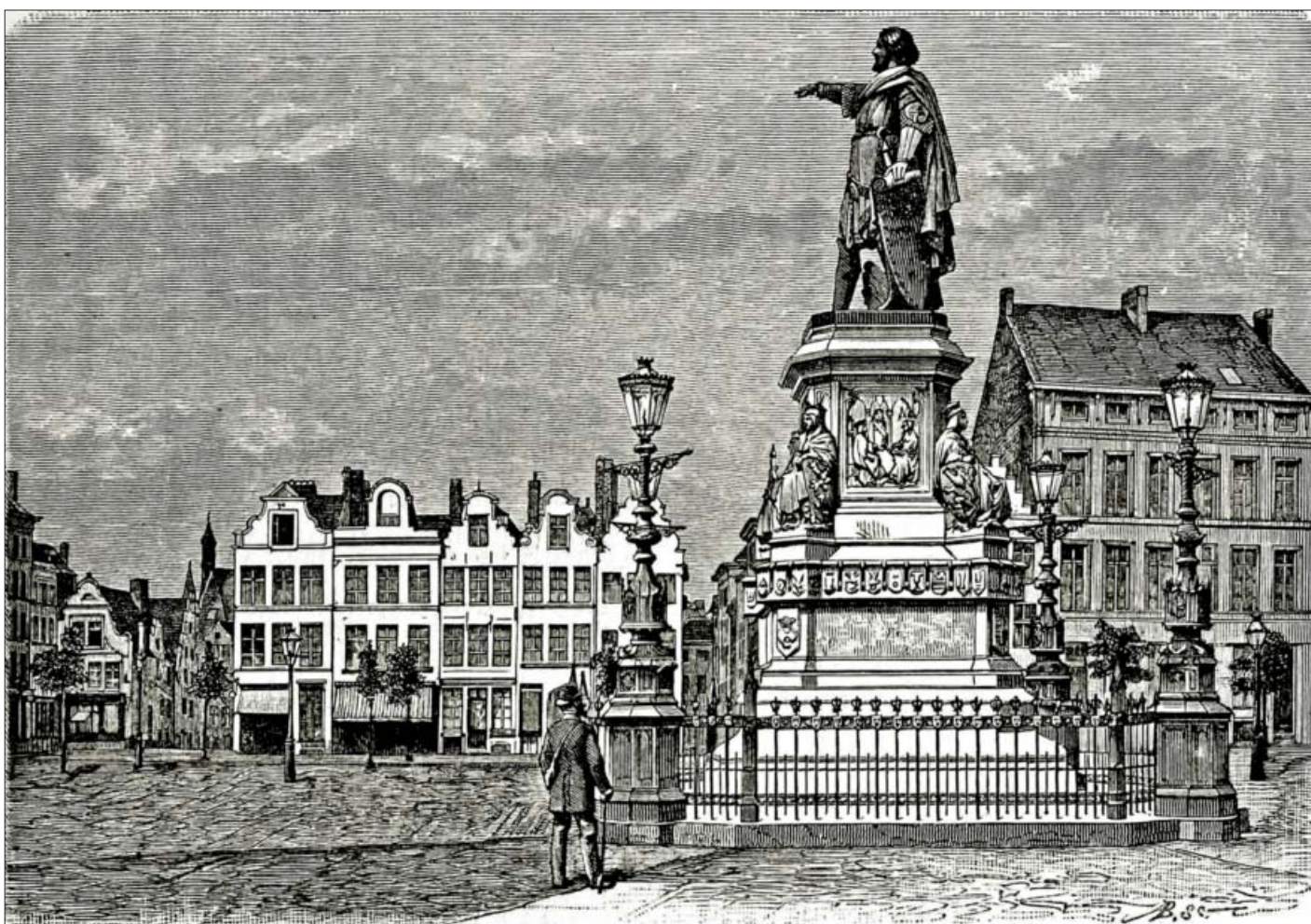
Jack ou Jacob van Artevelde était le fils d'un drapier, d'autres disent d'un tisserand. Il avait commencé par occuper un emploi auprès de Louis le Hutin, avant que ce prince fût devenu roi ; puis il était rentré à Gand, y avait épousé la fille d'un chevalier-banneret de Courtrai, et à l'industrie de sa famille avait joint une brasserie d'hydromel. Bientôt, grâce à sa réputation d'éloquence, de courage et de sagesse, ce « grand doyen des métiers » devint l'homme vers lequel convergèrent les regards du peuple dans toutes les communes.

On disait qu'il voulait faire de la Flandre une « république trafiquante » sous le patronage de l'Angleterre. Cette tentative de fédération n'eut pas le succès qu'elle méritait. Bien que victorieux sur terre et sur mer, les Gantois ne purent réaliser les visées de leur chef. Les petites villes et les campagnes jaloussaient les grosses communes qui avaient le monopole de l'industrie ; dans les grandes cités mêmes, il y avait rivalité entre les métiers. À Gand, les foulons, qui représentaient quelque chose comme les *minuti* à Florence, se soulevèrent contre les tisserands (*grassi*).





GAND - Maison des Francs-Bateliers.



GAND - Marché du Vendredi et statue de Van Artevelde.



Un furieux combat se livra sur le Marché du Vendredi. Artevelde alors renonça à son orageux principat et se résigna au rétablissement de la domination féodale ; seulement, au comte de Flandre, il voulait substituer le prince de Galles, fils aîné d'Édouard III d'Angleterre.

Ce fut sa perte. Accusé de trahison par ses ennemis, il fut assailli par une foule mutinée que conduisait le syndic des tisserands, et frappé de mille coups sur le seuil même de sa maison (19 juillet 1345).

Trente-sept ans plus tard (1382), son fils Philippe essaya de reprendre son œuvre ; comme lui, il reçut le serment du bourgmestre et des corporations. Cette fois encore, les nobles et les chevaliers du comte furent battus par les travailleurs de Gand, et, un moment, le second Artevelde, devenu à son tour « régent » de Flandre, put se croire tout près de toucher le but. Le désastre de Roosebeke mit fin à ce rêve patriotique. Neuf mille Gantois restèrent en monceau sur le champ de bataille ; dans le tas, on retrouva le corps d'Artevelde ; Charles VI, dit une chronique d'Oudenarde, le foula dédaigneusement sous ses pieds et le fit pendre à un arbre comme celui d'un « vilain ».

Dans un coin de ce même Marché du Vendredi, à propos duquel nous avons évoqué cet épisode de l'histoire de Gand, vous pouvez voir encore une grosse bombarde en fer forgé, mesurant 18 pieds de long sur 10 pieds 6 pouces de circonférence, et pesant 33.600 livres. Cette monstrueuse pièce d'artillerie, qui joua son rôle dans la lutte précitée du XIV<sup>e</sup> siècle, s'appelait « Margot l'enragée » (*Dulle Griete*) ; elle se faisait entendre, disait-on, de 5 lieues le jour et de 10 la nuit.

Voulez-vous maintenant jeter un regard à l'antique beffroi de la fière commune ? Le voici devant vous, à l'angle de la rue Saint-Jean, dardant en l'air sa grande tour carrée, symbole des libertés flamandes. Dans la cage du colosse trônait jadis la fameuse cloche *Roland*, qu'on tintait en cas d'incendie et qu'on sonnait à volée pour l'émeute.

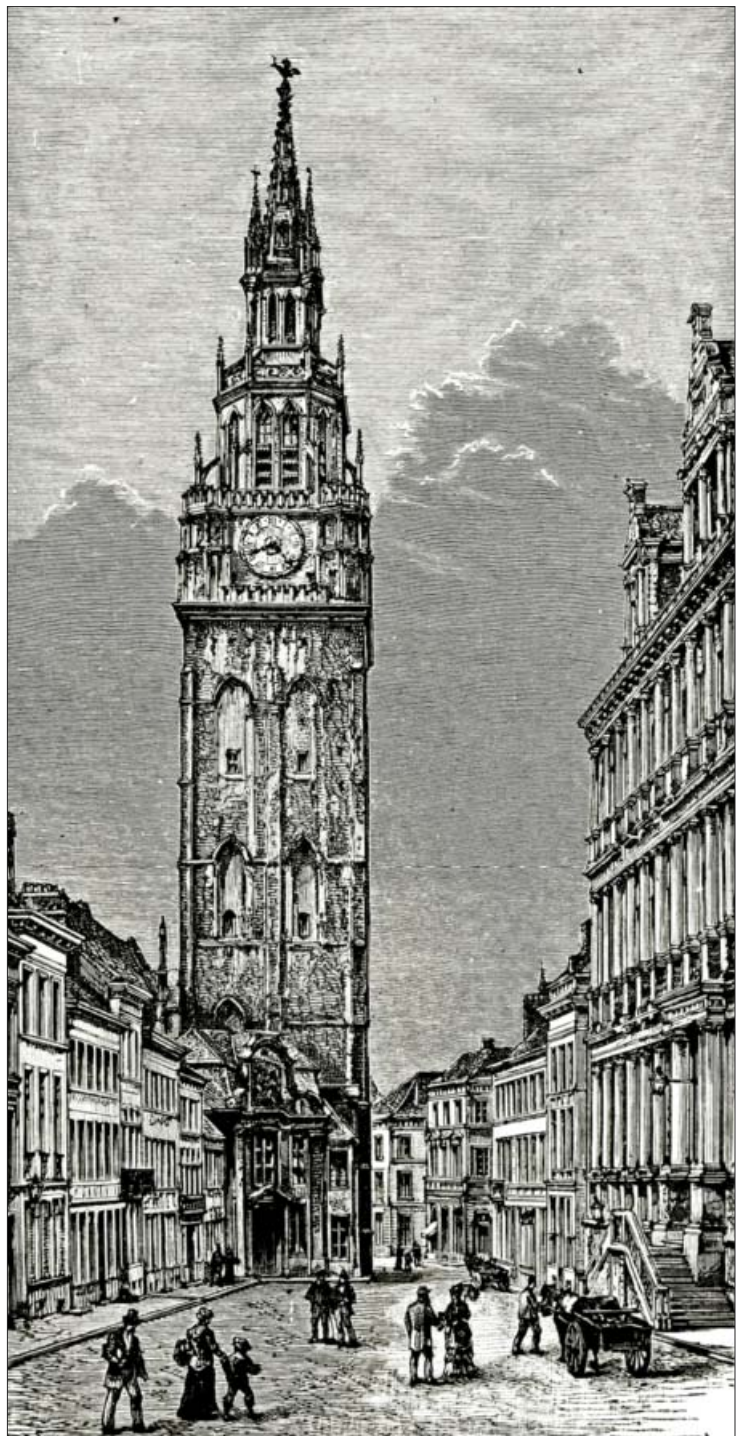
Quant à la cathédrale Saint-Bavon, c'est une somptueuse église ogivale, avec de merveilleuses chapelles où le pinceau des Rubens, des Van Eyck et des Van Coxcie a semé à profusion les chefs-d'œuvre. Vous n'avez qu'à monter au sommet de l'édifice pour retrouver la perspective de ces vastes campagnes potagères, de tous côtés irriguées par les eaux et sillonnées par une active batellerie, que déjà vous avez contemplées du haut de la flèche d'Anvers.

Une des tours que, de là, vous distinguez au loin vers le sud, en suivant de l'œil le sillon gris de l'Escaut, est le beffroi de l'hôtel de ville d'Oudenarde.

Oudenarde ou Audenarde, qui fut jadis, elle aussi, une cité puissante et guerrière, n'est plus à présent qu'une petite ville peuplée de 7 ou 8.000 âmes, dont l'occupation principale est la tannerie ; mais elle a conservé du passé un monument qui, à lui seul, rend témoignage de son ancienne gloire : c'est son palais municipal en style ogival fleuri, d'un jet si hardi et si noble.

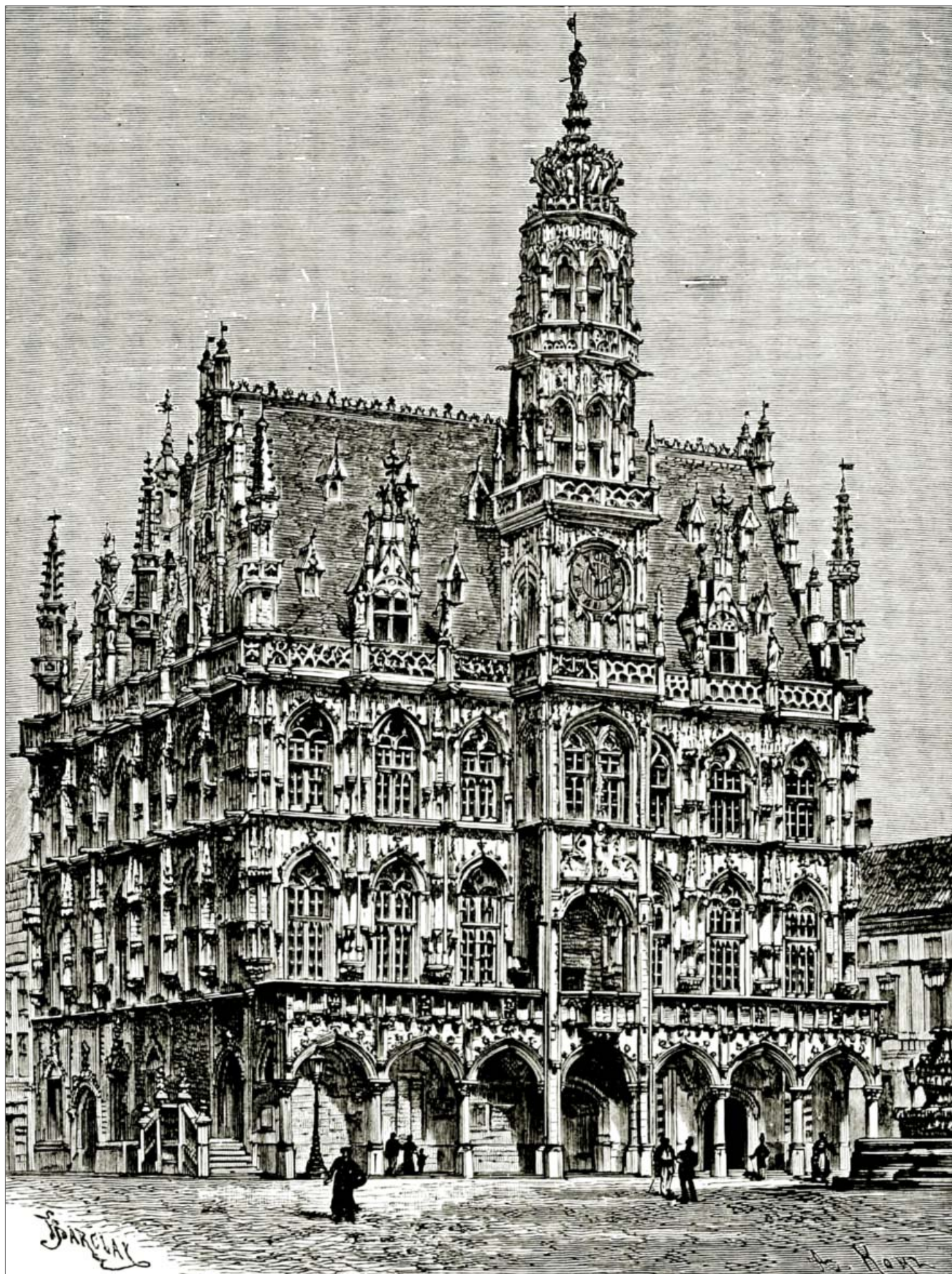
La façade est tout un festonnement de pierre où, à un fouillis de feuillages et de tiges, s'enlace une légion de bêtes rampantes ou volantes. Sur les deux étages, décorés de niches à pinacles et surmontés de fines tourelles, repose un toit constellé d'aiguilles, de lucarnes, de statues, où le maître de l'œuvre, Van Pede, semble avoir voulu épuiser tous les caprices de l'architecture de son temps.

Au dedans de l'édifice, dans la salle du Peuple, il y a une splendide cheminée dont la balustrade est guillochée à l'égal d'une dentelle et qui abrite sous un triple pinacle les statues de la Vierge, de la Justice et de l'Espérance. Citons aussi le portail de la salle des Échevins, avec ses innombrables ciselures. L'un et l'autre sont dus au ciseau de Pierre van der Schelden.



Gand - Le Beffroi.





OUDENARDE - Hôtel de Ville.





Bruges – Le canal du Rosaire.

## VII.

### DEUX VILLES MORTES : BRUGES ET YPRES

Au rebours d'Anvers et de Gand, le chef-lieu de la Flandre orientale, Bruges, ou Brugge, semble définitivement déchu de sa splendeur et de sa puissance. Cette cité de la Lys, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, était la capitale du négoce dans le Nord ; ses magistrats traitaient d'égal à égal avec les monarques ; les femmes et les filles de ses marchands éclipsaient par le luxe de leur costume les princesses et les reines.

Les bassins de Bruges, en ce temps-là, étaient encombrés de navires. Les marins de Venise, de Gênes, de Constantinople, y apportaient à l'envi les produits du Levant et de l'Inde. La Hanse teutonique et celle de Londres y avaient leur entrepôt commun ; les trafiquants de tous les pays, leurs comptoirs, leurs hôtels, leurs consuls ; et la maison « Van der Beursen », avec ses armoiries à trois *bourses* d'argent, devant laquelle on se réunissait pour traiter d'achats et de ventes, a donné son nom aux édifices connus depuis lors sous l'appellation de Bourses de commerce.

L'apogée de cette grandeur mercantile, ce fut le XIV<sup>e</sup> siècle. Bruges était bien alors une de ces « prodigieuses fourmilières », un de ces « formidables guêpiers » de Flandre, dont parle en son style imagé l'historien Michelet ; c'était la « tentation continuelle des gouvernements féodaux voraces, toujours prêts à faire un joyeux pèlerinage aux magasins de Gand, aux épices de Bruges, aux fines toiles d'Ypres, aux tapisseries d'Arras ». La ville comptait 200.000 habitants, avec quatre-vingts corporations de métiers, et à cet éclat industriel se joignait la gloire artistique, car Bruges, il ne faut pas l'oublier, fut, avec les Van Eyck et Hans Memling, le berceau de cette fameuse école qui devait plus tard aboutir à Rubens.

La rivalité avec Gand, les dissensions intérieures, les mouvements insurrectionnels commencèrent la ruine de l'« astre de la Belgique », en détournant vers Anvers le courant accoutumé du négoce. La nature et les hommes l'achevèrent, en comblant cet estuaire du Zwyn qui s'enfonçait à quatre lieues dans les terres et servait de port à la cité. Si aujourd'hui, grâce aux canaux artificiels qui la relie à Ostende, à l'Écluse, à Nieuport, Bruges est restée une ville maritime, où abordent encore des bateaux à vapeur jaugeant 300 tonneaux, elle n'a pu toutefois se relever et reprendre son rang de métropole. Sa population est tombée à moins de 50.000 âmes, et, chaque année,



le chiffre en va décroissant.

Ses grands quais, jadis fourmillant de bruit et de mouvement, sont à présent vides et silencieux, et le massif de ses constructions est loin de remplir le périmètre de la vieille enceinte. Plus de ressort, plus de sève ; l'œuvre de consommation est accomplie : c'est une cité morte, où l'on ne voit guère que mendiants et béguines, et qui n'offre plus au promeneur d'autre attrait que celui d'un musée.

Mais quel admirable musée !

Le cadre seul est déjà tout un poème de vétusté rongeuse. Le cadre, ce sont ces anciens remparts couverts d'arbres dont le branchage se mire dans le canal qui forme ceinture à la ville. Çà et là, cette enceinte est flanquée d'une de ces portes féodales, à la maçonnerie fruste et sévère, par où passaient jadis les cortèges guerriers et les palefrois richement caparaçonnés de ces orgueilleuses bourgeoises dont le faste excitait si fort la colère et l'envie de Jeanne de Navarre, femme de Philippe le Bel. Tout le long de cette ligne de fortifications d'une rusticité achevée s'élèvent, sur de grandes buttes vertes, des moulins à vent dont les ailes garnies de toile s'agitent dans un tournoiement fantastique.



BRUGES - Une porte de la ville.



Jetez un regard par l'épaisse arcade d'une de ces portes, la porte Maréchale, ainsi appelée en l'honneur de la Guilde des Maréchaux : entre les deux bastions massifs sur lesquels elle s'appuie, vos yeux plongeront dans la rue du même nom, toute bordée de pignons aigus et de façades torses, et, à l'extrémité de cette artère, vous apercevrez une « montagne de pierre projetée en plein ciel, comme pour une escalade de Titans » : c'est le beffroi de Bruges.

Ce beffroi, qui forme aussi le magnifique aboutissant de la rue Flamande, l'artère la plus vivante de cette localité inanimée, est un édifice aux proportions quasi babéliques, en lequel se symbolise à merveille l'histoire de ce peuple énergique et fier, effroi du « grand duc d'Occident » Charles le Téméraire. À son sommet, aujourd'hui comme jadis, se tient continuellement un veilleur ; mais le gardien de la sourcilleuse échauguette n'a plus désormais d'autre office que celui d'annoncer les incendies.

Tous les autres monuments qui se dressent sur ce point central de la ville semblent de même respirer le défi et l'esprit de révolte. Regardez plutôt ces halles gigantesques aux racines énormes, dont les tours menaçantes se projettent au-dessus du Grand Marché ; voyez également la cathédrale avec ses lourdes assises et les poivrières qui la flanquent. Ne dirait-on pas d'une sorte de donjon plutôt que d'un temple chrétien ?



BRUGES - La rue Flamande et le Beffroi.



Sur la place du Bourg, voici l'hôtel de ville, où les comtes de Flandre, qui ont leurs statues à la façade, prêtaient serment de fidélité aux franchises de la commune. Tout à côté, voici la merveilleuse chapelle du Saint-Sang, ainsi nommée parce qu'on y conserve dans une châsse vénérée des pèlerins une goutte séchée du sang de Jésus-Christ, rapportée de Terre Sainte, assure la légende, par Thierry d'Alsace ; voici également le palais de justice ; derrière celui-ci, sur le quai des Marbriers, l'antique édifice à pignons appelé le Franc de Bruges, et enfin l'hôpital Saint-Jean, qui date de cinq siècles et qui renferme, entre autres tableaux anciens, les œuvres capitales de Memling (peintures de la châsse de sainte Ursule et Mariage de sainte Catherine), comme le musée renferme celles de Jean Van Eyck.



BRUGES - Un canal l'hiver.

Mais ce qu'il y a de plus pittoresque Bruges, ce sont les canaux.

Comme à Malines, et plus encore qu'à Malines, ce sont les vraies rues de la ville. Que d'échappées de vue délicieuses, que d'ineffables surprises d'optique ils ménagent aux regards ! Ces artères tournantes, qu'enjambent des ponts en dos d'âne à demi-effrités, poussent par tous les quartiers leurs ramifications capricieuses. De leurs ondes mélancoliques montent des murmures quasi larmoyants, qui étreignent l'âme du promeneur. On dirait une mélodie funèbre berçant le sommeil de la cité engourdie. Parfois, comme sur le canal du Rosaire, de grandes maisons aux façades caduques plongent à pic dans les eaux leurs porches et leurs murailles vermoulues que treillisent le lierre ; ailleurs s'allongent des rangées de saules frémissants, des profils de jardins pleins d'arôme et de fleurs, à l'angle desquels débouchent brusquement des ruelles mystérieuses bordées de petites habitations aux toitures coniques.

Chaque heure du jour, chaque état de l'atmosphère, chaque saison modifient les aspects originaux de ces voies sinueuses, où, au lieu des grandes flottilles qui descendaient jadis jusqu'à Damme par le Zwyn, ne naviguent plus que des chalands solitaires.

Au printemps, le feuillage rajeuni des enclos d'alentour, en se reflétant dans leurs eaux, y jette des stries lumineuses et diaprées pareilles à des arcs-en-ciel mouvants. L'été, ils semblent flamber au soleil, et de ces sillons



liquides, échauffés encore par la réverbération des vieux murs et des arches des ponts, se dégage, sous le ciel lourd, des effluves aux sopitives senteurs. Viennent l'hiver et ses mornes frimas, chaque voie aquatique sera une arène rigide sur laquelle patineront Brugelins et Brugelines, et où les maraîchers de la banlieue mèneront leurs traîneaux remplis de marchandises.

Une autre cité morte, mieux scellée encore, s'il se peut, sous la pierre tombale, c'est Yperen ou Ypres, un simple chef-lieu d'arrondissement du bassin de l'Yser, qui fut autrefois la rivale de Bruges et de Gand.

Sa prospérité avait même devancé celle des autres communes flamandes. Dès la fin du XII<sup>e</sup> siècle, elle avait ses chartes d'affranchissement, ses immunités qui faisaient d'elle la plus grosse officine des Flandres. Ses rivières canalisées la reliaient à la mer. Ses foires étaient le rendez-vous de toutes les nations ; ses bourgeois avaient le privilège de porter en voyage l'épée comme les nobles.

L'histoire d'Ypres, elle aussi, rappelle un peu celle de Florence. Ici, comme sur les bords de l'Arno, la lutte s'entame de bonne heure entre les petits et les grands. Les hommes des métiers sacrifiés, foulons et tisserands, s'insurgent contre les drapiers et les banquiers, détenteurs du pouvoir et des capitaux, et, à force de persévérance, la plèbe obtient enfin de siéger dans le Grand Conseil avec les nobles et les riches (*poorters*).

Par malheur, ce triomphe de la démocratie pure est le signal de la désorganisation intérieure. Les dissensions, les guerres contre la France accélèrent la décadence de la cité qui, quarante ans auparavant, prêtait de l'argent à ses suzerains et rachetait le fils de la comtesse Marguerite, prisonnier en Égypte. Le travail, qui ne vit que de sécurité, se détourne alors de ce centre ouvrier où l'orage gronde en permanence. Les sièges, les assauts, les incendies, les exactions d'Alvarez de Tolède font le reste, si bien que des 200.000 habitants que la ville comptait, dit-on, au XIV<sup>e</sup> siècle, il ne lui reste pas aujourd'hui le dixième.

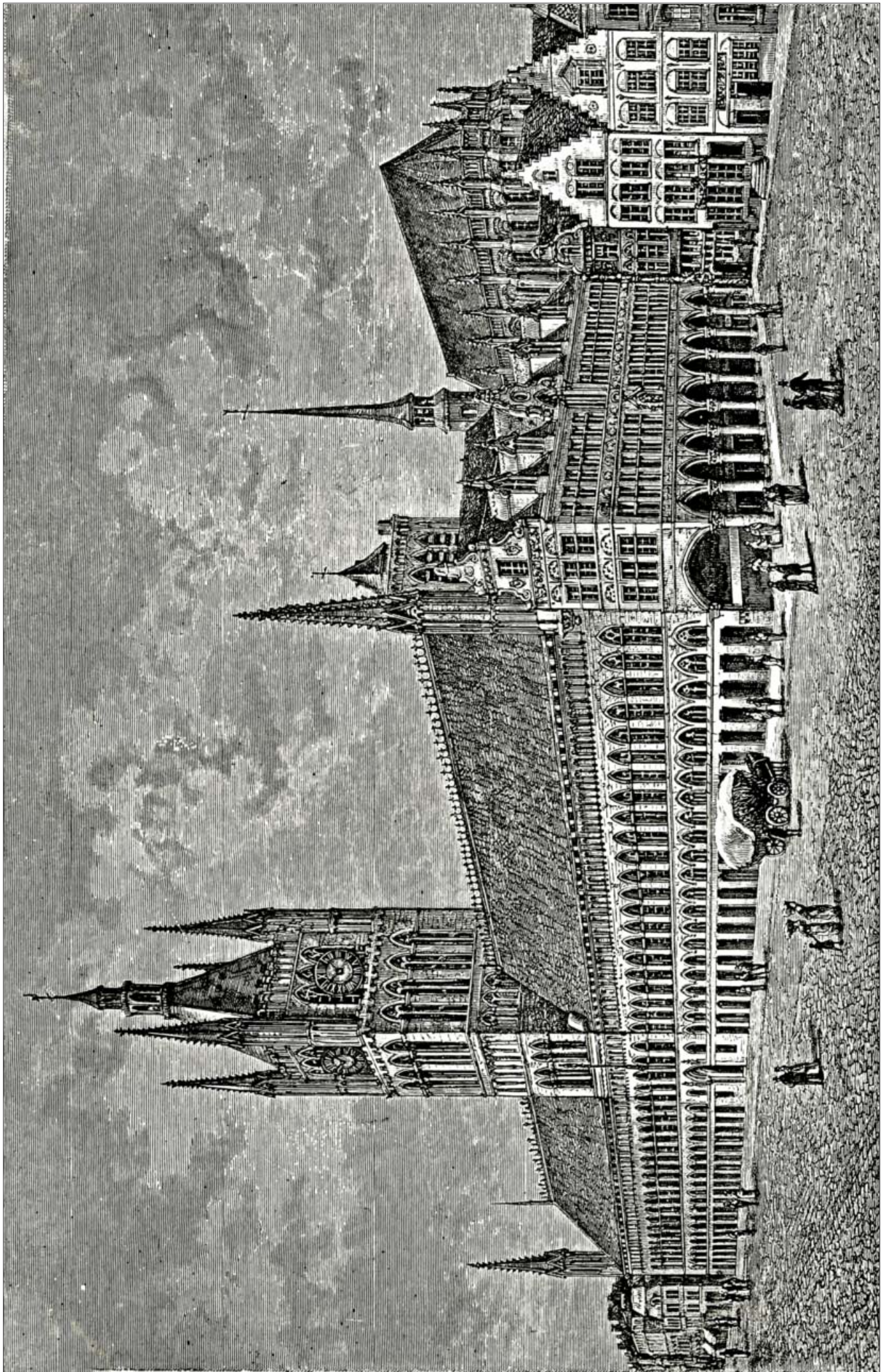
Sur ses forums, où grouillaient les foules, règne la solitude ; dans ses rues, qu'emplirent tant de parades et tant de chevauchées, l'herbe pousse. Néanmoins, pour se faire une idée de ce qu'a pu être autrefois cette première capitale des Flandres, l'étranger n'a qu'à lever les yeux vers ses gigantesques Halles, bâties en dix ans au XIII<sup>e</sup> siècle, aux frais de la corporation des drapiers et de la commune.

Qu'était donc ce négoce yprois qui avait jugé nécessaire de se doter d'un pareil palais, sous la masse duquel il semble être resté écrasé ?

Figurez-vous un édifice à quatre faces, en style ogival primaire, mesurant 4.872 mètres de superficie avec 354 mètres de façade et une toiture dont les charpentes couvrent un espace de près de 18.000 mètres. Le beffroi, planté au centre de la construction, est une tour quadrangulaire flanquée de quatre tourelles. Sur trois des côtés se développe la halle, avec ses hautes baies vitrées ; le quatrième est occupé par l'hôtel de ville.

À l'intérieur, l'impression de grandeur n'est pas moindre. La salle des mariages, avec ses parois toutes décorées de peintures, l'immense galerie de l'étage supérieur, qui fait le tour de l'édifice (2.400 mètres), et dont la voûte, formée par le toit lui-même, représente tout un monde fabuleux de solives, de madriers et de chevrons ; cette immense nef aux sveltes piliers du rez-de-chaussée, qui n'est autre que le « carreau » formidable où des flottes venues de tous les points de l'Europe jetaient à l'encan des montagnes de draps, de soieries, de denrées diverses, tout confond l'imagination. Dans aucune ville de Belgique, on ne retrouverait rien qui approche de ce Louvre d'un peuple libre, réduit aujourd'hui, comme celui de Malines, à vivre tant bien que mal de la fabrication des dentelles. C'est sur cette vision babylonienne que nous quitterons, si vous le voulez bien, la vieille terre à demi-gauloise des « Gueux ».





YPRES - Les Halles.



## TABLE DES MATIÈRES

1. La Vallée de la Meuse – Entrée en Belgique – Au Plateau de l’Ardenne – Souvenirs historiques et légendes – Les grottes de Han – La Ville de Dinant . . . . .	05
2. En aval de Dinant – Les rochers de Frênes et le Trou des Nutons – Huy – Coup d’œil sur Liège . . . . .	14
3. Bruxelles – Le bois de la Cambre – À travers la plaine de Waterloo . . . . .	20
4. Deux Villes dormantes : Louvain et Malines . . . . .	26
5. Anvers, le Port et la Ville – Aperçus de négoce et d’art . . . . .	32
6. Paysages de la Campine et des Flandres – La Ville de Gand – Le Beffroi d’Oudenarde . . . . .	38



